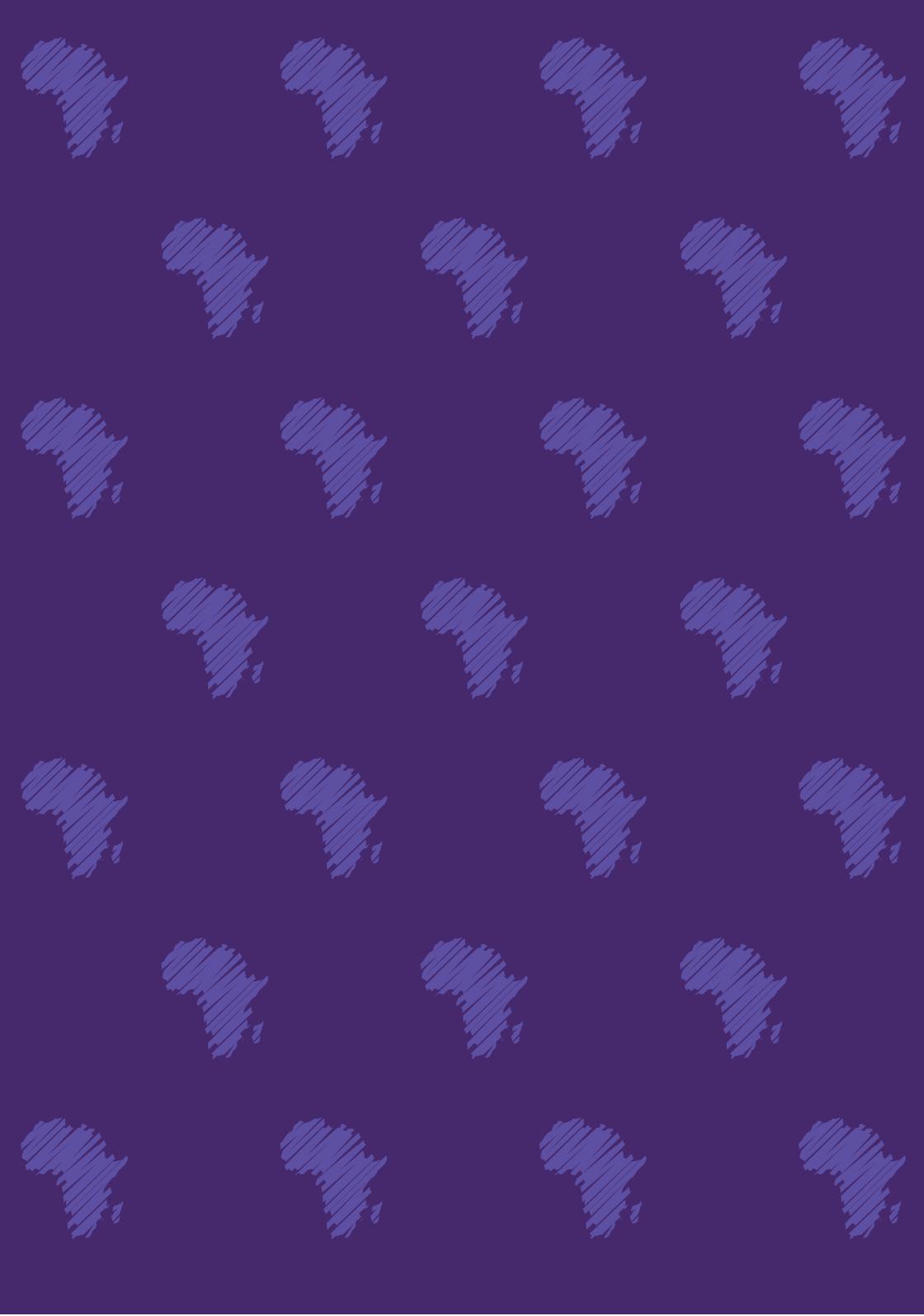


LeadHers: Leçons de vie

par des femmes africaines

FACEBOOK





- 2 – 3 **Avant propos par Nunu Ntshingila**
Directrice régionale Afrique, Facebook
- 4 – 7 **Elizabeth Akua Ohene**
Journaliste et femme politique
- 8 – 11 **Alice Nkom**
Avocate et défenseur des droits de l'homme
- 12 – 15 **Tecla Chemabwai**
Athlète et éducatrice
- 16 – 19 **Baratang Miya**
Entrepreneure et PDG
- 20 – 23 **Hindou Oumarou Ibrahim**
Militante de la lutte contre le réchauffement climatique
- 24 – 27 **Dr Judy Dlamini**
Entrepreneure, autrice et philanthrope
- 28 – 31 **Hawa Sally Samai**
Fondatrice, PDG et responsable de campagne
- 32 – 35 **Bethléem Tilahun Alemu**
Fondatrice et PDG
- 36 – 39 **Lelemba Phiri**
Entrepreneure, investisseuse, éducatrice
- 40 – 43 **Temie Giwa-Tubosun**
Fondatrice et PDG
- 44 – 47 **Vanessa Hau Mdee**
Ancienne animatrice télé, chanteuse et animatrice de podcast
- 48 – 51 **Monica Musonda**
Avocate, entrepreneure et PDG
- 52 – 55 **Saran Kaba Jones**
Fondatrice et PDG
- 56 – 59 **Kalista Sy**
Réalisateur et scénariste
- 60 – 63 **Yvonne Okwara**
Journaliste et présentatrice de journal télévisé
- 64 – 67 **Tara Fela-Durotoye**
Entrepreneure et PDG
- 68 – 71 **Noëlla Coursaris Musunka**
Mannequin et philanthrope
- 72 – 75 **Samantha 'MisRed' Musa**
Animatrice télé et radio, influenceuse et philanthrope
- 76 – 79 **Djamila Ferdjani**
Médecin et entrepreneure



AVANT-PROPOS

J'ai toujours été passionnée par le rôle des femmes dans la société. Nous avons tellement d'exemples autour de nous, aussi bien dans nos vies privées que professionnelles, de femmes leaders formidables, fortes, qui font évoluer les choses et innover. Pour avoir grandi entourée de véritables modèles, notamment ma grand-mère qui était propriétaire d'une petite affaire à Soweto, en Afrique du Sud, ou ma mère qui tenait un magasin de mode, je suis toujours inspirée par ces femmes qui, dans notre environnement, sont les pionnières du changement dans leur communauté.

Ce mois de la femme est le moment propice pour publier *LeadHERS : Leçons de vie par des femmes africaines*. #ChooseToChallenge, le thème cette année de la Journée internationale des droits des femmes qui veut dire littéralement : choisir d'oser. Cela coïncide avec une période exaltante dans le récit du développement de l'Afrique, dans lequel les femmes, aujourd'hui plus que jamais, ont un rôle de premier plan à jouer. Même si les préjugés et les défis culturels et socio-économiques, qui pendant des siècles ont freiné les femmes, se réduisent progressivement, nous savons qu'il reste beaucoup à faire pour assurer la pleine égalité des sexes.

Facebook est fier de rendre hommage à un groupe de femmes africaines exceptionnelles qui sont elles-mêmes des pionnières, qui nous motivent et nous inspirent, qu'elles soient jeunes ou âgées. Je suis personnellement captivée par chacune de leurs histoires, les défis qu'elles ont relevés, les sacrifices, les triomphes et comment elles ont pu transformer tout cela en des leçons de vie pour inspirer d'autres personnes et leur permettre de suivre un chemin un peu moins difficile vers leurs propres objectifs. À ces femmes, et à toutes les autres femmes qui font de même, chapeau bas !

LeadHERS : Leçons de vie par des femmes africaines fait suite au lancement réussi en Afrique du Sud en 2020 de l'ouvrage *Inspiring #Changemakers : Lessons from Life and Business*. Ce livre présente 19 femmes d'origines et de pays différents, qui racontent en quelques mots leur histoire et comment elles ont continuellement repoussé les limites pour réussir, quelles que soient les circonstances de leur vie. Ces femmes font entendre leur voix et contribuent à faire évoluer les choses, que ce soit en politique, en musique, dans la mode, les affaires, la technologie ou le secteur des ONG.

Toutes les femmes présentées sont irriguées par des principes, et dans ces récits, elles définissent le mantra personnel qui oriente leurs décisions quotidiennes. Le message sous-jacent de toutes ces belles histoires est que nous sommes toutes des produits de nos communautés et que nous avons une dette envers elles. Nous avons toutes un rôle à jouer dans la création d'une société meilleure, une société égale pour tous.

Enfin, je tiens à remercier ceux qui, dans les coulisses, ont contribué à donner vie à ce livre, ainsi que les femmes artistes africaines incroyablement talentueuses, venues de tout le continent, Massira Keita de Côte d'Ivoire, Lulu Kitololo du Kenya, Karabo Poppy d'Afrique du Sud et Awele Emili du Nigéria qui l'ont magnifiquement illustré.

Par Nunu Ntshingila,
Directrice régionale Afrique, Facebook





**ELIZABETH
OHENE**

Elizabeth Akua Ohene

GHANA

Leçon :

“Prends conscience de ta valeur et reste
fidèle à toi-même.”

Lorsque Elizabeth Akua Ohene est devenue journaliste en 1967, elle était la première femme journaliste du média qui l'avait embauchée. Douze ans plus tard, elle est nommée rédactrice en chef, devenant ainsi la première femme à diriger un grand quotidien national en Afrique. Lorsqu'elle a commencé à critiquer le gouvernement de Jerry Rawlings, elle a été contrainte de fuir le pays avec son fils de huit ans. Elle a vécu en exil pendant 19 ans, travaillant comme correspondante pour la BBC au Royaume-Uni, et faisant notamment partie de l'équipe primée de BBC Focus on Africa.

Elle est ensuite retournée au Ghana en 2000, où elle a fait campagne pour John Kufuor à la présidence. Lorsqu'il a été élu l'année suivante, Elizabeth a rejoint le nouveau gouvernement en tant que ministre d'État au ministère de l'éducation, des sciences et des sports.



Ma grand-mère maternelle, avec laquelle j'ai vécu de l'âge de cinq à neuf ans, a été un modèle féminin puissant pour moi. Elle est devenue veuve avant l'âge de 40 ans avec la charge de six enfants mais a refusé de se remarier comme c'était la coutume. Elle avait une réputation redoutable dans son petit village au Ghana et de ce fait personne n'osait s'en prendre à moi. Avec le recul, je pense qu'elle m'a appris l'importance de savoir ce que l'on veut dans la vie et de s'assurer que l'on ne se laisse pas mener par le bout du nez.

Mes propres parents étaient tous deux enseignants. Par conséquent, remettre tout en question faisait partie de mon éducation. J'ai toujours su que je ferais quelque chose en relation avec la littérature quand je serais grande. J'ai même écrit pour le magazine de l'école, mais je n'étais pas sûre de vouloir devenir journaliste. Lorsque j'ai terminé mes études universitaires en 1967, quelqu'un m'a dit que le Daily Graphic, notre journal national, recrutait. J'ai postulé, j'ai passé un entretien et j'ai été retenue.

La première chose qui m'a marquée était le nuage de fumée qui m'a accueillie lorsque je suis entrée dans le bureau, car tout le monde fumait. L'atmosphère y était extrêmement masculine. Les seules femmes présentes étaient les deux dactylos (les journalistes écrivaient leurs articles à la main et les remettaient ensuite à la dactylographie). Il y avait aussi une femme dans la bibliothèque. Pendant que le rédacteur en chef me guidait dans le bureau, on m'a dit qu'il y avait déjà eu "des filles comme vous ici et elles ne font pas long feu". J'ai alors eu une expérience horrible avec le rédacteur des chroniques, qui, lorsque je lui ai dit bonjour et que j'ai tendu la main, m'a saisi le poignet et m'a dit des choses délibérément grossières et sexuellement suggestives. Je me souviens des larmes qui me sont montées aux yeux, mais j'ai pensé : "Je ne vais pas te laisser me voir

pleurer pour ça." Je l'ai regardé droit dans les yeux et j'ai dit : "Avez-vous terminé ?"

Il n'a pas fallu longtemps pour qu'ils se rendent compte de mes capacités : j'ai laissé mon travail parler de lui-même.

Je pense que c'est la meilleure façon de renforcer la confiance en soi.

1979 était une période très tumultueuse au Ghana. Il y avait eu un soulèvement militaire et des gens se faisaient exécuter publiquement. J'ai écrit un article disant que les tueries devaient cesser, ce qu'on a qualifié de courageux. C'était mon devoir. Comme il s'agissait d'un journal d'État, chaque fois qu'il y avait un changement de gouvernement, un nouveau rédacteur en chef était nommé. Le gouvernement militaire m'a choisie comme rédactrice en chef. J'avais 34 ans et j'étais la première femme à occuper ce poste. J'ai accepté à condition que le nouveau gouvernement constitutionnellement élu s'en tienne aux nouvelles procédures proposées pour les médias publics.

Deux ans plus tard, nous avons eu un autre coup d'État. J'étais extrêmement en colère. Je ne soutenais pas particulièrement le gouvernement de l'époque, mais mon opinion était qu'il avait été élu et que le peuple devrait le démettre de ses fonctions lors des prochaines élections, plutôt que par la voie militaire. Je l'ai écrit, et alors qu'un jour je rentrais chez moi après le travail, j'ai entendu à la radio de ma voiture que je

devais me signaler aux casernes militaires. J'ai décidé de ne pas le faire, mais plutôt de quitter le pays avec mon fils de huit ans. Je pensais que nous serions partis pour six mois, nous avons passé 19 ans en exil à Londres.

J'ai commencé à travailler comme journaliste pour la BBC, puis, en 2000, j'ai pris un congé sabbatique de six mois pour revenir au Ghana afin de faire campagne pour John Kufuor lors des élections présidentielles. Lorsqu'il a gagné, il m'a offert un poste dans son gouvernement, alors j'ai appelé la BBC et j'ai démissionné. J'aimais mon travail, mais j'avais besoin

de rentrer chez moi. Entrer en politique quand vous êtes journaliste n'est pas un grand changement, puisque vous êtes déjà impliqué dans la politique. J'étais en colère d'avoir dû fuir mon pays et vivre en exil. La pensée que quelqu'un doit quitter son pays juste parce qu'il n'est pas d'accord avec le gouvernement me dégoûte. Je me suis lancée en politique parce que je voulais m'assurer que cela n'arriverait plus jamais à personne dans mon pays.



Questions brèves

Lève-tôt ou couche-tard ?

Un peu des deux. Je peux être debout à 5 heures du matin et prête à travailler. Et d'un autre côté, si j'ai un travail à faire, je préfère veiller jusqu'à ce qu'il soit terminé, même si cela signifie aller au lit à 3 heures du matin.

Plat ghanéen préféré ?

La sauce d'arachide, qui est une sauce faite à partir de beurre d'arachide. Elle est délicieuse.

Ville préférée dans le monde ?

Le Cap pour son cadre spectaculaire.

Comment vous détendez-vous ?

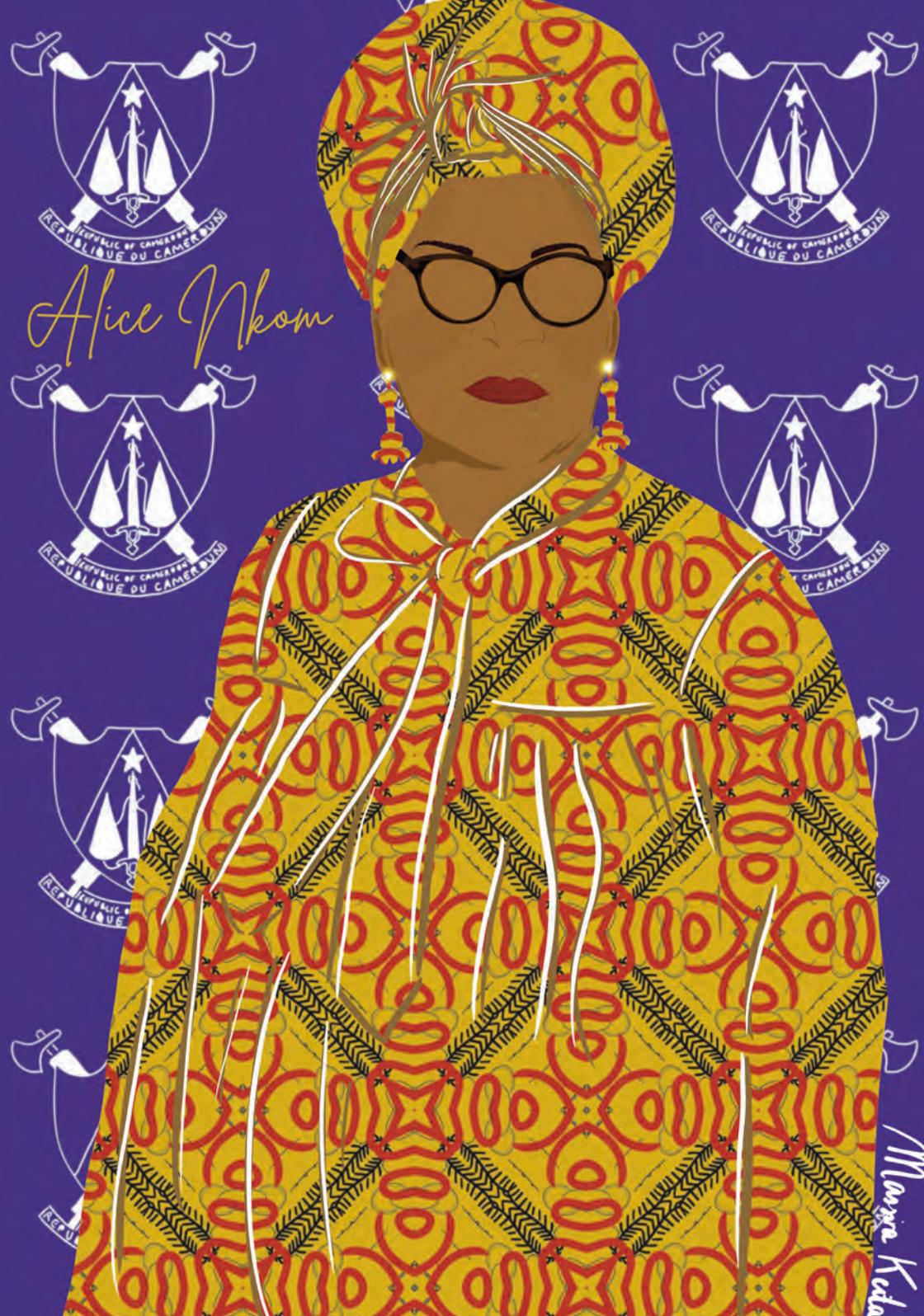
Est-ce que je me détends ? Je suis très impliquée dans ma vie de famille maintenant et c'est non-stop.

Le livre que vous lisez en ce moment ?

Je relis un vieux livre, *Personal History of Katharine Graham* (biographie) qui était la directrice de publication du Washington Post.

Un conseil ?

Choisissez vos combats. Parfois, j'en mène trop à la fois.



Alice Nkom

Manga Kuda

Alice Nkom

CAMEROUN



Leçon :

“Lorsque vous vous engagez pour une cause, vous devez être prêt à aller jusqu’au bout.”

À l’âge de 24 ans, Alice Nkom est devenue la première avocate à être admise au barreau du Cameroun. Au début des années 2000, elle s’est consacrée à défendre la communauté LGBT et les personnes qui risquent l’emprisonnement. Dans le cadre de son action, elle a commencé à se saisir de cas importants dans le pays pour contester les lois anti-gays.

En 2003, elle a fondé l’Association pour la défense de l’homosexualité, la première organisation du pays pour la protection de la communauté LGBT+. Le procès le plus notoire qu’elle ait mené a eu lieu en 2005, lorsqu’elle a défendu un groupe d’hommes arrêtés puis emprisonnés après une descente dans un bar gay à Yaoundé, la capitale du Cameroun. L’année suivante, les Nations Unies ont pointé du doigt le Cameroun pour cette arrestation et ont qualifié la législation anti-homosexualité du pays comme une violation des lois internationales sur les droits de l’homme.

Malgré les menaces de mort et le risque d’arrestation, Alice Nkom a continué à se battre pour cette cause et a été reconnue au plan mondial, notamment à travers le prix du Shield Award de l’Afrique centrale 2015 et un prix des droits de l’homme décerné par Amnesty International.

Il y a un adage qui dit «Celui qui choisit de marcher sous la pluie n'a pas peur de se mouiller.» La leçon à tirer de cet adage est que lorsque l'on s'engage pour une noble cause, il faut accepter d'en payer le prix et se donner les moyens d'aller jusqu'au bout.

C'est une chose en laquelle je crois passionnément et dont j'ai fait un principe de vie. Certes je reçois de nombreuses menaces pour le travail que je fais, mais je crois en mes principes et j'y suis absolument dévouée.

Cet état d'esprit m'a été transmis dès mon plus jeune âge. J'ai grandi dans un foyer de onze enfants à Nkongmondo, un quartier populaire de Douala. Ma mère n'a pas eu l'opportunité d'être scolarisée, mais elle voulait que nous réussissions dans la vie. Nos parents nous ont inculqué le culte de l'excellence qui cadrait bien avec notre amour de la compétition. À l'époque, sous la présidence de feu Ahmadou Ahidjo, les meilleurs élèves du pays étaient récompensés pour leurs performances dans certains domaines. Mes frères et sœurs, ainsi que moi-même étions

obsédés par l'idée de remporter ces prix. Nos parents étaient très fiers que tant de leurs enfants rapportent ces récompenses à la maison.

Cette première expérience m'a permis d'apprécier le fait de viser l'excellence dans tout ce que je fais. Le défunt président Ahidjo avait également su susciter un sentiment de fierté au Cameroun et a fait tout ce qu'il a pu pour associer notre pays à l'excellence. Je suis partie étudier le droit à Toulouse, en France, et après avoir obtenu mon diplôme, je suis revenue au Cameroun où j'ai postulé dans une université locale parce que je voulais aussi obtenir un diplôme de mon propre pays. J'ai choisi le droit sur les conseils de mon mari, qui était pharmacien. Il m'a dit qu'avec ma loquacité et mon pouvoir de persuasion, je ferais une avocate extraordinaire.

J'ai commencé ma carrière en 1968. J'avais à peine vingt ans quand j'ai frappé à la porte du plus grand cabinet d'avocats du Cameroun pour tenter d'obtenir un stage qui me permettrait de valider mon diplôme de droit. Mais j'ai été refusée, au motif que j'étais trop jeune. L'ironie est que quelques décennies plus tard, j'ai racheté ce cabinet.

Je ne me décourage jamais. J'ai choisi une carrière en droit pénal parce que pour moi, c'est un combat au corps à corps, une bataille. Ce que j'aime dans le droit, c'est son lien avec l'humanité et la différence que l'on peut faire pour quelqu'un qui est justement privé de l'État de droit. J'ai littéralement sauvé des vies. Lorsque je plaide pour une personne qui aurait pu recevoir la peine de mort et qu'elle est acquittée, ce sentiment est inestimable. Par ailleurs, il y a un aspect important qui consiste à aider d'autres femmes à progresser dans la société. En allant au tribunal et en plaidant des affaires, je prouve qu'une femme peut inspirer le respect.

Il y a plus de vingt ans de cela, un ami venu de l'étranger m'a rendu visite au Cameroun accompagné d'un homme. J'ai deviné qu'ils étaient plus que de simples amis et j'ai dû les avertir des risques qu'ils encouraient en vertu de la loi camerounaise. Ils pouvaient être envoyés en prison pour avoir eu une relation homosexuelle. Lorsqu'ils ont quitté la pièce, je pouvais lire la peur et l'anxiété sur leurs visages. C'est à ce moment-là que je me suis dit que je devais faire quelque chose. Alors en 2003,

j'ai créé l'Association pour la défense de l'homosexualité et j'ai commencé à me battre aux côtés des personnes qui étaient confrontées à la brutalité et à l'injustice. J'ai été persécutée, j'ai reçu des menaces de mort et parfois je ne pouvais me rendre au tribunal qu'entourée de gardes du corps, tant la menace qui pesait sur ma vie était grave. Mais je n'ai jamais abandonné et je ne le ferai jamais.



Questions brèves

Trois invités de rêve pour un dîner ?

Hillary Clinton, Michelle Obama et le défunt président du Cameroun, Ahmadou Ahidjo.

Quel est votre talent caché ?

Je jouais dans des pièces de théâtre quand j'étais au lycée.

Que feriez-vous si vous étiez présidente pendant une journée ?

Je mettrais en avant la culture, parce que c'est la culture qui permet aux gens de rester ensemble et vivants.

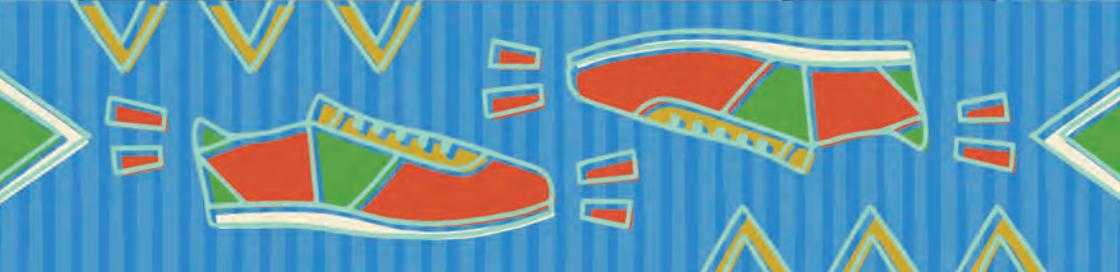
Quel est votre mantra ?

L'amour est mon mantra. J'aime l'idée que l'amour est sans limite.

Quel métier rêviez-vous d'exercer quand vous étiez enfant ?

Enseignante. L'idée de partager des connaissances et de former les autres m'a toujours fascinée. C'est ce que je fais aujourd'hui, en transmettant des valeurs à la nouvelle génération.







Athlète et éducatrice

Tecla Chemabwai

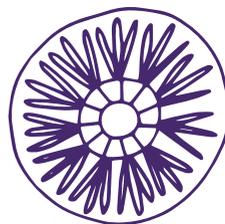
KENYA

Leçon :

“Il n’y a rien dans ce monde qu’une femme
ne puisse faire.”

Lorsqu’elle a participé, à l’âge de 13 ans, aux Jeux Olympiques de 1968 au Mexique, Tecla Chemabwai était la première femme kenyane à représenter son pays aux Jeux Olympiques et la plus jeune membre de l’équipe. Elle a ensuite participé aux Jeux Olympiques de 1972 à Munich, en plus de représenter son pays et de remporter des médailles aux Jeux du Commonwealth et aux Jeux africains.

Elle a ensuite formé des athlètes féminines, dont Tegla Loroupe, qui, entre autres records, est devenue la première femme africaine à remporter le marathon de New York.



J'ai grandi dans le comté d'Uasin Gishu, dans la vallée du Rift, d'où viennent 90% des athlètes kényans. Je viens d'une famille modeste, mais j'avais de toute évidence un talent pour le sport qui s'est manifesté dès mon plus jeune âge. J'aimais plusieurs sports différents, du football au volley-ball, mais la course à pied était ma véritable passion. Malheureusement, nous n'avions pas de matériel sportif, comme des chaussures de course spéciales ou même des pistes de course. Je courais pieds nus. Je ne savais même pas qu'il existait des chaussures à crampons, mais à l'époque, cela ne me dérangeait pas.

Je n'avais que 13 ans lorsque j'ai été sélectionnée pour représenter mon pays aux Jeux Olympiques de 1968. J'étais si jeune ! A l'époque, il fallait avoir 18 ans pour obtenir un passeport, alors ils ont fixé mon âge à 18 ans ! C'était très impressionnant. Je n'étais jamais montée dans un avion, je n'avais jamais vu une personne de race blanche, je n'avais même jamais tenu une cuillère car nous n'en utilisons pas à la maison. Pourtant j'étais là, sur le point de rencontrer le président, un homme que je n'avais vu qu'à la télévision. Lorsque nous sommes entrés dans le stade, notre drapeau a été hissé et notre hymne national a retenti. Cela m'a rendue très fière. J'ai couru lors de la première manche et j'ai progressé jusqu'au deuxième tour. J'étais si fière d'être la première femme kenyane à le faire.

Ma participation à un événement international m'a ouvert les yeux de plusieurs façons, mais surtout sur la joie de rencontrer d'autres concurrents. Le sport est un moyen de rencontrer de nouvelles personnes et de nouer des amitiés. Nous étions tous très intrigués par l'origine des autres et par la culture de nos pays d'origine. C'était une aventure extraordinaire pour moi d'être si loin de chez moi, dans une situation et un pays dont je n'aurais jamais pu rêver.

En 1973, j'ai représenté à nouveau mon pays aux Jeux africains, où j'ai remporté une médaille d'or. Puis l'année suivante, j'étais en Nouvelle-Zélande pour les Jeux du Commonwealth lorsque j'ai rencontré une dame très spéciale qui m'a offert une bourse pour étudier en Amérique et recevoir un entraînement d'athlétisme convenable. Cette offre a changé ma vie et a fait de moi une athlète beaucoup plus performante.

À l'époque, il n'y avait pas de préparation mentale ni de conseils. Tout cela a beaucoup changé maintenant. Quand j'entraîne des athlètes féminines, je sais comment les aider aussi bien mentalement que physiquement. L'autre aspect qui progresse lentement, c'est le montant des primes. À mon époque, les hommes recevaient des prix plus importants que les femmes. C'est toujours le cas dans tous les domaines du sport, mais on en parle de plus en plus à présent et les choses évoluent lentement.

Après mes études, je suis rentrée chez moi, où j'ai mis en pratique ce que j'avais appris en dehors du Kenya. J'ai gagné une médaille d'argent aux Jeux du Commonwealth de 1978 et en 1986 et j'ai épousé Julius Sang, qui était également un coureur kényan. J'ai eu la chance de me marier avec quelqu'un qui savait à quel point la course à pied était importante pour moi, ce qui m'a permis d'avoir des enfants plus tardivement que la moyenne. Nous avons fini par avoir cinq enfants. Julius est décédé il y a 15 ans. Je suis très fière de dire que j'ai pu élever mes enfants toute seule et les envoyer à l'université.

Je crois vraiment
que l'éducation est
vitale pour la réussite
et la progression

d'une femme, et je conseille à quiconque d'en faire une priorité.

Cette conviction et cette passion pour l'éducation m'ont amenée à créer une école primaire locale pour aider les enfants de ma région. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir des fonds pour tout, des salaires des enseignants aux livres, aux repas et aux uniformes des enfants.

Mais je suis vraiment fière parce que nous avons pu aider environ 900 enfants qui, autrement, n'auraient pas eu accès à l'éducation.

L'athlétisme a changé ma vie. Cela m'a fait voyager et m'a permis de rendre mon pays fier de moi. En plus de mon propre succès, je suis vraiment fière de la génération d'athlètes féminines qui m'a succédé. Je sais que je leur ai ouvert la voie et que je suis un modèle.

Questions brèves

Lève-tôt ou couche-tard

J'ai une routine quotidienne stricte : je suis au lit à 21 heures pour pouvoir me lever à 5 heures du matin et courir.

Dicton local préféré ?

"Un singe ne peut pas oublier de sauter d'un arbre à l'autre." Même si j'ai la soixantaine, je n'ai pas oublié ma course du matin.

Plat local préféré

Ugali, qui est une forme de semoule de maïs.

Héros ?

Mon défunt frère, décédé l'année dernière.





**BARATANG
MIYA**

Entrepreneure et PDG

Baratang Miya

AFRIQUE DU SUD

Leçon : "Vas-y, même si cela te fait peur."

Baratang Miya a grandi sans jamais avoir utilisé d'ordinateur à l'école. Devant l'inégalité entre les sexes dans la communauté technologique en Afrique, elle a réalisé qu'il y avait un grand besoin d'enseigner aux filles les technologies de l'information. En 2003, elle a fondé Gilrhype, dans le but d'autonomiser les femmes et les filles des communautés défavorisées. L'initiative vise à les aider à créer des produits adaptés aux besoins de leurs communautés et leur permettre de poursuivre une carrière dans le secteur de l'innovation.

Gilrhype a à ce jour permis de former plus de 500 000 filles et d'en toucher encore plus grâce à des clubs de technologie tels que les clubs Mozilla pour les femmes et les filles et un partenariat avec les Nations Unies. Par ailleurs, Baratang a remporté de nombreux prix et une récompense internationale pour son travail. Elle a notamment été désignée par Mozilla en 2016 comme l'une des 50 personnes qui ont fait de l'Internet un endroit meilleur, et a reçu le prix TechWomen de la part du Département d'État américain qui lui a permis de passer six semaines dans la Silicon Valley.

Il y a eu de nombreuses fois dans ma vie où j'ai eu peur de me lancer. Il s'agissait de petites choses telles que prendre la parole pendant une réunion et partager une suggestion, ou démarrer une nouvelle activité commerciale. Mais ce que j'ai appris au cours des années, c'est que les choses que je redoutais le plus de faire sont celles dont j'ai été le plus fière en fin de compte. Je ressens toujours cette peur parfois, mais j'ai appris à faire taire cette voix qui me dit que je ne peux pas réussir, que ce n'est pas le bon moment, ou qu'il y a quelqu'un de plus qualifié que moi. J'ai compris qu'il faut foncer.

J'étais très jeune quand j'ai réalisé cela pour la première fois. Quand j'avais six ans, ma grand-mère a décidé de ne pas m'inscrire à l'école. Quand tous les autres enfants de mon âge sont allés à l'école ce premier trimestre, je me suis demandée pourquoi tout le monde s'y rendait sauf moi. Avec le recul, je pense que je l'avais pris comme un échec personnel. Un matin, je me suis réveillée tôt, je me suis habillée et j'ai suivi mon frère aîné. La directrice m'a demandé ce que je faisais là, et je lui ai répondu que j'étais suffisamment grande pour lire, écrire et faire des calculs simples. Elle était visiblement impressionnée car elle a demandé à mon frère de me ramener le lendemain.

C'est mon premier souvenir d'un combat pour obtenir quelque chose je désire.

Mon école était une école mal desservie située à Jouberton, dans la province du Nord-Ouest en Afrique du Sud.

Comme c'est souvent le cas dans de nombreuses écoles qu'on trouve dans les communautés les plus défavorisées, nous n'avions pas d'ordinateurs. Alors, quand je suis allée à l'université du Cap (UCT), j'avais beaucoup à apprendre et à rattraper, des choses élémentaires comme l'utilisation des logiciels Word et Excel. Je savais que ces connaissances étaient essentielles non seulement pour mes études mais aussi pour ma carrière professionnelle, et j'étais (et je suis toujours) très désireuse d'apprendre.

J'ai fait toutes sortes de boulots, y compris la distribution de prospectus aux feux de circulation pour des projets de recherche. Un jour, j'ai vu une publicité pour un projet qui proposait de payer 30 rands par heure pour jouer à des jeux vidéo. J'ai amené mon fils de trois ans et j'ai vu qu'en jouant aux jeux, des sections de code apparaissaient sur les écrans des chercheurs et qu'ils pouvaient modifier un algorithme, ce qui se répercutait ensuite sur le jeu. Je ne savais pas à l'époque ce qu'était exactement le codage, mais j'ai toujours été fascinée par le fonctionnement des choses. Si vous me donniez une poupée quand j'étais enfant, je ne me contentais pas de jouer avec, je lui enlevais les jambes pour comprendre ce qui la faisait bouger. Ce premier souvenir d'avoir vu le codage en action n'a jamais quitté mon esprit. Je voulais savoir comment il fonctionnait. J'ai aussi remarqué que les employés dans les départements techniques des entreprises étaient pour la plupart de race blanche et de sexe masculin. Je voulais aussi changer cela.

A l'université, j'ai pris tellement de cours supplémentaires en dehors de mon cursus de base que je suis devenue très forte en informatique. Je me suis dit : "Si on l'avait enseigné dans mon école, j'aurais eu un meilleur départ." C'est ainsi qu'en 2003, j'ai commencé à enseigner aux jeunes écolières l'utilisation de

PowerPoint, Word et Excel. Chaque jour, je me rendais dans un petit cyber café pour imprimer mes brochures et mon matériel de cours. Un jour, le responsable du cyber m'a dit : "Pourquoi ne pas créer un site web, comme ça tu n'aurais pas à imprimer tous ces documents ?" Je ne savais pas comment procéder, alors pendant sa pause déjeuner il m'a montré une méthode simple. C'était absolument fascinant, et le sentiment que j'ai eu quand j'ai appuyé sur le bouton "Publier" était incroyable. J'ai vraiment ressenti la magie de la technologie et j'ai réalisé que c'était ce qu'il me fallait enseigner aux filles.

C'est comme ça que Girlhype a démarré. Je me souviens qu'une amie est venue chez moi et m'a vue travailler sur le sol de mon salon. Elle m'a dit que j'avais besoin de renforcer mon réseautage et m'a suggéré de rejoindre la Chambre de commerce du Cap, qui a joué un rôle important dans l'obtention d'importants

appels d'offres. Une autre amie m'a aussi beaucoup aidée. Je suis une personne introvertie de nature, mais elle me prenait littéralement par la main lors d'événements de réseautage et disait : "Voici Baratang, elle fait des choses étonnantes, elle apprend aux filles à coder." À partir de là, d'autres personnes ont commencé à me recommander auprès d'entreprises et d'organisations. J'ai vu de mes propres yeux que le réseautage est essentiel. Grâce à cela, j'ai obtenu un très gros contrat pour lequel j'ai dit oui avant même de réaliser que je ne savais pas comment m'y prendre techniquement. Mon mari en a parlé aux équipes du département informatique de son entreprise et chaque semaine, ils venaient chez moi et m'apprenaient ce que je devais savoir. Le projet a été un énorme succès et a ouvert la porte à davantage d'opportunités. C'est l'une des nombreuses fois où j'ai bénéficié du fait de dire oui et de me lancer malgré les doutes.

Questions brèves

Selon vous, qu'est-ce qui fait un bon leader ?

Une volonté d'apprendre, la capacité d'écouter et de faire preuve de compassion.

Barbecue ou gastronomie ?

Barbecue.

Quel est votre talent caché ?

Je suis une personne créative. J'ai été à la fois danseuse professionnelle de danse latine, de danse de salon et décoratrice pâtissière.

Soirée télé ou soirée en ville ?

Soirée en ville.

Destination préférée en Afrique du Sud ?

Le Cap ou Tsitsikamma.



Hindou Dumarou
Ibrahim



Maria Katar

Hindou Oumarou Ibrahim

TCHAD

Leçon :

“Il faut rassembler les différentes parties pour trouver des solutions.”

Au cours des 20 dernières années, Hindou Oumarou Ibrahim a consacré sa vie à associer les peuples autochtones, leurs connaissances et leurs traditions au dialogue mondial autour du changement climatique. Grâce à son travail avec l'Association des femmes et des peuples autochtones du Tchad (AFPAT), une organisation à but non lucratif basée au Tchad, elle a développé des projets qui démontrent la valeur des connaissances traditionnelles des populations autochtones, en particulier des femmes et des filles, dans la recherche d'une solution pour l'adaptation au changement climatique et l'atténuation de ses effets.

Hindou a reçu de nombreux prix et récompenses pour son travail, notamment le prix Pritzker pour l'ingénierie environnementale émergente, elle a été désignée comme défenseur des objectifs de développement durable des Nations Unies et a été citée par le magazine Time comme l'une des 15 femmes championnes de la lutte contre le changement climatique. Son exposé sur TED Talk 2019 a été visionné plus de 1,1 million de fois.



Lorsque vous abordez un problème, il est très important de faire travailler ensemble des personnes aux connaissances diverses, car chacun d'entre nous apporte ses connaissances particulières.

La prise en compte de différentes perspectives permet d'obtenir de meilleurs résultats qui, en fin de compte, nous serviront tous mieux.

Mon expérience en la matière consiste à amener des parties très différentes à échanger sur la thématique du changement climatique. Ma communauté, le peuple Mbororo, est une société nomade qui, pendant des siècles, a conduit son bétail vers les pâturages de la région du Sahel chaque année au rythme des saisons.

Aujourd'hui, à cause du changement climatique, notre mode de vie est menacé par les sécheresses intenses, les vagues de chaleur et les inondations soudaines. Nous sommes les moins responsables du changement climatique et pourtant nous sommes durement touchés. Toutefois nous ne voulons pas être considérés comme de simples victimes. Nous avons des solutions qui ont été transmises de génération en génération et dont la communauté scientifique peut tirer des enseignements, tout comme nous pouvons apprendre d'eux.

Les scientifiques qui étudient le changement climatique sont peut-être titulaires d'un doctorat, mais d'une certaine manière, les populations indigènes aussi. Alors que les scientifiques étudient le

monde depuis des bureaux climatisés, nous l'étudions depuis le sol, en regardant les insectes, en observant les nuages, les arbres et les animaux. La nature est notre salle de classe. J'ai grandi avec des mères et des grands-mères qui pouvaient faire des choses étonnantes. En lisant dans les nuages, en écoutant le vent et en observant les insectes, elles pouvaient vous dire que dans plusieurs heures il va pleuvoir ou prédire l'arrivée de la saison sèche en observant les oiseaux.

J'ai dit aux gens de ma communauté : «Vous avez des connaissances importantes, mais ne serait-il pas utile d'avoir des informations supplémentaires sur les saisons sèches et les prévisions de pluies ?» Ils m'ont répondu : «Oui, mais comment pouvons-nous y accéder ? Nous n'avons pas de télévision ou de radio et même si nous en avions, nous ne parlons pas le français ou l'arabe dans lequel l'information est diffusée.»

Le défi consiste donc à rassembler des parties si différentes. Vous ne pouvez pas vous contenter de leur dire qu'elles doivent travailler ensemble, vous devez trouver d'autres solutions. Dans ma culture, nous avons une phrase, «Un échange yeux dans les yeux peut créer plus de confiance que n'importe quelle autre conversation.» Cela signifie que vous devez rencontrer les gens face à face pour développer une relation.

J'ai invité des membres de la communauté scientifique à rencontrer la population indigène et à apprendre les uns des autres. Ce n'était pas comme organiser un atelier et avoir un ordre du jour ; c'était une invitation à rester, à se faire des amis, à parler, à rire, à boire du lait, à profiter du temps et à nouer des relations.

Le premier jour, les scientifiques ont vu la communauté commencer à faire ses bagages. Ils ont demandé si nous partions déjà mais nous leur avons répondu : «Non, la pluie arrive, nous devons emballer nos affaires.» Les scientifiques ont regardé le ciel et n'ont pas vu de nuages. Deux heures

plus tard, la pluie est soudainement arrivée et ils couraient pour essayer de protéger leurs sacs et leur équipement. Cela a fait rire la communauté de voir ces gens bien habillés de la ville en panique sous la pluie. Le comique de la situation a brisé la glace.

Ce fut le début de discussions qui ont fini par déboucher sur des projets que nous avons développés, soutenus par des experts du monde entier, où les connaissances traditionnelles et la science se complètent.

Je suis également passionnée par l'idée de faire entendre la voix des femmes dans ce dialogue car, pour moi, les droits des femmes et la protection de l'environnement sont liés. Dans notre communauté, nous dépendons de la pluie pour vivre. Sans elle, les hommes doivent partir trouver un

autre travail et les femmes se retrouvent seules à prendre en main le quotidien de la communauté. Il peut être difficile de grandir en tant que fille dans une culture traditionnelle, ou de se faire entendre en tant que femme. Nous devrions tous être égaux, mais ce n'est pas le cas et il peut être très fatigant de toujours se battre. Je voulais montrer aux autres femmes, en les impliquant dans mon travail, qu'il n'y a rien qu'une femme ne puisse faire. Je vois que dans ma communauté les femmes sont incroyables lorsqu'il s'agit de mener des actions.

Rien n'est impossible. Nous devons nous engager, partager nos expériences, inspirer les autres et donner de l'espoir. Si nous y parvenons, je pense que tous ensemble nous ferons du monde un endroit meilleur.



Questions brèves

Qui sont vos héros ?

Les femmes de ma communauté parce qu'elles peuvent trouver des solutions à partir de rien. Ce sont les femmes qui s'assurent que les enfants mangent et sont en sécurité, qui prennent soin de la terre, qui savent où trouver de l'eau et de la nourriture. Elles rient même si elles sont très fatiguées, puis elles font bouger les choses.

Dicton favori ?

«Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.»

Nourriture préférée ?

J'aime la nourriture de ma communauté. Nous mangeons beaucoup de produits du bétail comme le lait et le beurre. Je peux manger n'importe où et me souvenir de chez moi.

Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Quand vous voyez les enfants de ma communauté qui jouent avec ce que la nature leur a donné, ils n'ont pas de jouets coûteux et ils n'en ont pas besoin.

Quel est votre souvenir d'enfance préféré ?

Je me souviens à environ sept ans, d'un séjour chez ma grand-mère. Le jour du marché, nous nous sommes réveillés à 4 heures du matin, avons pris un repas et, avec mes cousins, j'ai marché 10 km jusqu'au marché avec le lait à vendre dans un récipient posé sur ma tête. Nous avons vendu le lait, acheté des choses dont nous avons besoin et nous sommes rentrés à pied après avoir fait un arrêt dans la forêt pour cueillir des fruits à emporter chez nous. J'étais si fière de remettre cet argent à ma grand-mère.



TUDY
DLAMINI

Entrepreneure, autrice et philanthrope

Dr Judy Dlamini

AFRIQUE DU SUD

Leçon :

“Il faut sortir de sa zone de confort, apprendre de nouvelles choses et ne jamais abandonner.”

Après avoir travaillé comme médecin, le Dr Judy Dlamini s'est recyclée et a changé de voie pour aller vers le monde des affaires. Elle a obtenu un MBA ainsi qu'un doctorat en leadership commercial de l'UNISA en 2014 et un certificat d'innovation et d'entrepreneuriat de l'Université de Stanford en 2018. Aujourd'hui, Judy est l'une des plus grandes entrepreneures d'Afrique du Sud, ainsi qu'une philanthrope. Mkhiwa Trust, l'organisation d'intérêt public familiale, se concentre sur le développement rural et l'éducation. En 2018, elle a été nommée première femme chancelière de l'Université Wits et a récemment créé un fonds pour développer un réseau de femmes leaders universitaires.

Elle a notamment reçu le prix *African Economy Builder Lifetime Achiever Award* ainsi que le prix *AWCA 2018 Woman of Substance*.



J'ai grandi à Westville, près de Durban, et mes parents ont été une force motrice incroyable pour m'aider à devenir la personne que je suis aujourd'hui. Ma mère était enseignante à l'école primaire et organisait également des cours du soir gratuits pour les travailleurs domestiques. Quant à mon père, il était entrepreneur à une époque où l'apartheid avait détruit cet état d'esprit chez tant d'Africains.

Tout au long de ma vie, j'ai voulu briser les stéréotypes sur les personnes qui me ressemblent. Je rêvais d'être médecin depuis l'âge de quatre ans. Au lycée, j'étais considérée comme l'une des meilleures élèves et j'ai obtenu une place à l'école de médecine. Alors, imaginez ma déception lorsque j'ai échoué pour la première fois à l'école de médecine ! J'ai dû accepter mon échec et me prouver que j'étais à la hauteur pour continuer. Mais ce fut une leçon importante, à savoir que lorsque vous échouez, il vous suffit de panser vos plaies, de vous donner un coup de fouet et de vous relever pour essayer à nouveau. Cela renforce la résilience.

Bien entendu, j'ai pu finir mes études et je suis devenue médecin, ce dont j'étais très fière. Mais il est arrivé un moment où cette discipline a cessé de me passionner. J'aurais pu continuer à exercer un travail qui ne me satisfaisait plus mais je ne l'ai pas fait. J'ai cherché quelque chose qui pourrait réellement m'intéresser et j'ai réalisé que ce serait une carrière dans le monde des affaires. Changer de carrière a été l'une des choses les plus difficiles que j'ai jamais eu à faire. Étudier est facile pour moi, mais changer de métier, c'est autre chose. Faire en sorte que les gens me voient autrement que comme médecin n'a pas été simple.

J'ai beaucoup appris en essayant de nouvelles choses, en rencontrant de nouvelles personnes et en poursuivant mes études. J'ai découvert que si vous suivez votre passion, cela vous aidera

à trouver votre raison d'être et à vous épanouir. Par exemple, je n'ai jamais aspiré à devenir écrivain, mais mon premier livre a vu le jour grâce aux femmes que j'ai rencontrées pour ma thèse de doctorat, qui examinaient comment la race, le sexe et la classe sociale jouent chacun un rôle dans la progression de carrière. Je voulais partager la sagesse de ces femmes et j'ai donc écrit le livre.

Je pense que l'inégalité entre les sexes est perpétuée délibérément afin de maintenir le stéréotype selon lequel il existe un sexe supérieur. Je considère que l'un de mes objectifs est de détruire délibérément et systématiquement ce stéréotype en renforçant l'autonomie des femmes partout et à chaque opportunité qui se présente. C'est essentiel pour l'avenir. Comment pouvons-nous marginaliser plus de la moitié de la société et espérer progresser ?

Partout où je vais, je cherche les défavorisés et j'œuvre pour faire ressortir le meilleur d'eux.

Je l'ai fait de différentes manières tout au long de ma carrière. Par exemple, à la création d'une de mes entreprises, je n'ai employé que des femmes car je voulais montrer que nous sommes capables d'exécuter toutes les tâches. Dans notre trust familial, nous veillons à ce que les femmes reçoivent une part équitable de nos bourses. Ensuite, chez Sifiso Publishers, une société que mon mari et moi avons créée, j'ai sponsorisé un livre sur le féminicide, qui présente le récit

d'une famille qui a perdu deux filles sous les coups de leurs maris. L'objectif est que, grâce à la sensibilisation et la promotion de l'autonomisation, le féminicide et la violence basée sur le genre soient éradiqués.

Beaucoup de jeunes femmes manquent de confiance en elles-mêmes, un sentiment auquel je m'identifie. Pour lutter contre ce sentiment, je prends soin de

bien préparer tout ce que je fais, avec une attention supérieure à la moyenne. Ensuite, je m'entraîne lorsque ma confiance initiale disparaît : je me rappelle que je suis à la hauteur de la tâche, je me rappelle que si j'échoue, cela ne me définira pas. C'est vraiment important d'être son propre meilleur supporteur. Par-dessus tout, je n'abandonne jamais.



Questions brèves

Trois invités de rêve pour un dîner ?

Ma défunte grand-mère paternelle, que je n'ai jamais rencontrée mais dont je porte le nom; mon défunt père et mon défunt fils. Ces deux derniers ne se sont jamais rencontrés et pourtant ils étaient assez semblables.

Quel est votre plat sud-africain préféré ?

Les tripes, l'iDombolo et l'umleqo : ce sont des plats sud-africains.

Le réseautage est-il important pour la réussite professionnelle ?

Oui, l'idée du réseau représente des relations et des connaissances. Toutes choses utiles pour réussir.

Quelle est votre langue maternelle ?

Zoulou, mais je peux aussi parler Xhosa.

Qu'aimeriez-vous encore faire ?

Je voudrais produire et réaliser un film. J'aime raconter des histoires.

Quelle est la seule chose pour laquelle vous aimeriez avoir plus de temps ?

Mes merveilleux petits-enfants.



**HAWA
SALLY**

Fondatrice, PDG et responsable de campagne

Hawa Sally Samai

SIERRA LEONE

Leçon :

“Si vous pouvez identifier un besoin, alors vous allez garantir la demande.”

Hawa Sally Samai est la fondatrice et la PDG de l'Advocacy Movement Network (AMNet), une ONG en Sierra Leone qui défend les droits des enfants et des femmes. Le réseau est essentiellement focalisé sur les droits de l'homme et la consolidation de la paix, ce qui inclut l'interdiction des mutilations génitales féminines (MGF), dont Hawa a elle-même été victime lorsqu'elle avait 15 ans. Grâce à son leadership et à son travail de campagne, AMNet a obtenu de bons résultats dans un grand nombre de projets qui touchent les femmes et les enfants, notamment en finançant l'éducation des enfants de la rue, en soutenant leurs parents pour démarrer des activités génératrices de revenus et en obtenant l'appui de la communauté pour mettre fin à la pratique des mutilations génitales sur les enfants.

Hawa est également observatrice internationale des élections pour l'Union Africaine et la Communauté Economique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO). Elle était la seule femme à participer à la mission d'enquête électorale de la CEDEAO en Gambie. Hawa a été honorée par plusieurs prix, dont celui de figurer sur la liste des 50 femmes sierra-léonaises les plus influentes en 2019.



Je travaillais dans mon bureau en tant que Responsable du Marketing. En regardant dans la rue à travers la vitre, je voyais beaucoup d'enfants de la rue vendre des petites choses, certains n'ayant que cinq ans à peine. Je les ai invités à entrer et leur ai demandé pourquoi ils n'étaient pas à l'école. Ils m'ont expliqué qu'ils étaient une source de revenus sur laquelle leur famille comptait. J'ai commencé à organiser des réunions avec leurs parents, en leur proposant de payer les frais de scolarité des enfants pour les tenir à l'écart de la rue, où ils n'avaient aucune protection. Je les ai également aidés à élaborer des plans d'affaires simples pour transformer leurs idées en activités qui pourraient remplacer par un revenu durable les ressources apportées par les enfants. J'ai scolarisé plus de 100 enfants et y ai consacré tout mon salaire !

C'est ainsi que j'ai démarré dans la philanthropie, en réalisant que je ne pouvais pas aider tous les enfants de Sierra Leone ainsi. J'avais l'impression que même si les combats avaient cessé, nous vivions toujours avec les effets de la guerre. J'ai lancé une campagne de collecte de fonds pour les enfants de la rue afin de soutenir davantage d'enfants tout en aidant leurs parents à devenir entrepreneurs. Il y a quelques mois, une jeune femme brillante qui travaillait pour une organisation caritative est venue me voir et m'a dit: "Vous vous souvenez de moi ?" Elle avait été l'une des bénéficiaires du programme et m'a dit que cela avait changé sa vie.

Très souvent, les besoins des gens sur le terrain sont négligés, que ce soit dans le domaine de l'activisme ou des affaires. Mon premier diplôme était en études commerciales et on nous a appris qu'une fois qu'on a identifié un besoin, il y aura toujours une demande. On l'oublie souvent. L'identification des besoins est

devenue ma force motrice. J'ai ensuite fait des études en développement, mettant l'accent sur les droits de l'homme en vue de renforcer mes compétences. Cela signifiait que je pouvais contribuer d'une manière plus systématique, organisée, susceptible d'entraîner un réel changement. J'ai appris à travailler avec différents organismes gouvernementaux et organisations internationales, cherchant à comprendre les enjeux en termes de législation, de droits et de protection des enfants et des femmes. J'ai constaté qu'il y avait très peu de droits ou de protections pour les enfants ou les femmes.

J'ai créé l'organisation Advocacy Movement Network (AMNet) pour travailler sur ce que je considérais comme étant le besoin primordial de mon pays, à savoir les droits des femmes et des enfants. L'une de nos plus grandes campagnes porte sur les mutilations génitales féminines des enfants. Lorsque nous avons débuté, environ 98 % des femmes et des filles de notre pays avaient subi cette initiation, moi y compris lorsque j'avais 15 ans. C'est une pratique profondément enracinée dans la culture de notre pays. Je ne suis pas la première personne à essayer de s'y attaquer, mais je me suis posée la question de savoir pourquoi les autres, y compris des organisations comme l'ONU, n'avaient pas réussi à faire une différence. Le fait est qu'ils ont ciblé les personnes qui ont commis les mutilations, mais sans parvenir à s'attaquer aux causes profondes de cette problématique. Au lieu de cela, nous avons ouvert un dialogue direct avec les chefs et les représentants de districts. Même si nous n'avons toujours pas de loi à ce sujet, nous y travaillons et avons signé des accords avec onze districts pour interdire cette pratique sur les enfants. Le taux est maintenant d'environ 76%, ce qui est encore trop élevé, mais les progrès sont évidents.

Il est vraiment important de ne pas se faire des ennemis de ceux qui ne sont pas d'accord avec vous.

J'ai été victime d'une situation effrayante lorsque je suis allée à la radio nationale parler de mon expérience des MGF. Il y a une croyance selon laquelle si vous parlez de ce qui vous est arrivé, votre estomac gonfle et vous mourrez. C'est une façon de faire taire les victimes. Je voulais prouver que c'était du charabia. Après la diffusion de l'interview, j'ai reçu des menaces de mort. Mais finalement, j'ai réussi à

convaincre certains de ces extrémistes. Nous sommes même devenus des alliés.

Une des clés du succès est de partager ces victoires. Vous ne pouvez pas accaparer toute la gloire. Si vous permettez aux autres de s'en attribuer aussi le mérite, vous aurez encore plus de succès à long terme. Par exemple, le gouvernement se félicite des progrès que nous avons réalisés dans le cadre de notre campagne pour l'interdiction des mutilations génitales féminines chez les enfants et est maintenant prêt à passer à l'étape suivante. Je me moque de savoir à qui revient le mérite, tant que nous gagnons la bataille pour protéger davantage de femmes et d'enfants.

Questions brèves

Qui considérez-vous comme un héros ?

Hillary Clinton et Winnie Madikizela-Mandela, deux femmes fortes qui ont tant souffert et accompli tant de choses.

Quel est votre péché mignon ?

Je travaille trop et je néglige ma famille.

Introverti ou extraverti ?

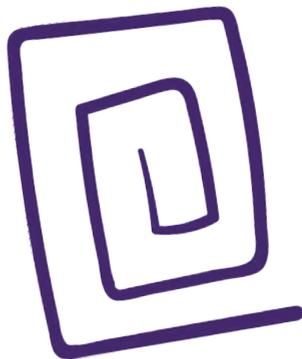
Je suis entre les deux.

Qui jouerait votre rôle dans le film de votre vie ?

Tyler Perry.

Plat local préféré ?

Sauce gombo.





Bethléem Tilahun Alemu

ÉTHIOPIE

Leçon :
"Créer des opportunités non
seulement pour vous-même, mais aussi
pour votre communauté."

Bethléem Tilahun Alemu est une "serial entrepreneure", qui a créé plusieurs marques qui font la promotion de produits et d'artisanat éthiopiens. Parmi ses entreprises on compte SoleRebels, une entreprise innovante qui fabrique des chaussures et des vêtements à partir de pneus recyclés, de chambres à air et de coton organique ; Garden of Coffee, qui offre un café de qualité supérieure torréfié de manière artisanale en petites quantités personnalisées ; et Tefftastic, une entreprise d'en-cas créée à partir de teff éthiopien. Toutes ces entreprises ont permis de créer des emplois dans sa communauté locale.

Bethléem a été choisie par le Forum économique mondial comme jeune leader mondial et a figuré sur la liste des «100 personnes les plus puissantes du magazine Forbes.



Je suis née et j'ai grandi dans la banlieue de Zenebework de la capitale Addis-Abeba. Ma mère était chef cuisinier et mon père, électricien. Les deux m'ont appris l'importance du respect de la famille et de la communauté au sens large. En Éthiopie, l'idée de la communauté qui reste soudée est encore très forte. Mes frères et moi avons été élevés selon le principe que nous avons tous une responsabilité qui va bien au-delà de notre propre personne et de nos gains. Il faut également veiller au bien-être de ceux qui nous entourent. Si vous traduisez cela dans le monde des affaires, cela signifie que vous devez créer une entreprise forte, centrée sur la communauté, qui ne s'intéresse pas seulement aux résultats financiers, mais aussi au bien-être généré, comme par exemple le nombre d'emplois locaux créés.

À l'université, j'ai travaillé avec plusieurs entreprises du secteur du cuir et de l'habillement à divers postes, notamment en marketing, en vente, en design et en production. Au bout d'un certain temps, j'ai eu envie de mettre mes compétences en affaires au service de ma communauté, qui est l'une des plus défavorisées d'Addis-Abeba. Je savais qu'elle comptait de nombreux talents qui pouvaient faire de grandes choses si on leur en donnait simplement l'occasion. En raison de l'extrême pauvreté, de la stigmatisation, de la marginalisation et de toute une série d'autres facteurs, beaucoup d'entre eux ne pouvaient même pas obtenir de simples emplois. Cela me bouleversait profondément. Je parle là de voisins ou de membres de ma famille : je savais qu'ils méritaient mieux.

J'ai également vu l'effet dévastateur de la charité sur la communauté élargie, qui rend complaisant et dépendant. Je savais donc que toutes les actions que je mènerais pour la communauté seraient entièrement orientées vers les affaires. Je voulais donner à ma communauté la fierté qui accompagne le fait de se financer

soi-même et de ne pas attendre la charité. J'entendais sans cesse l'expression "lutte contre la pauvreté". Cependant, lorsque j'ai commencé à travailler pour subvenir à mes besoins et à ceux de mes frères, il m'est apparu évident que la lutte contre la pauvreté était un mythe. Pour moi, la vraie solution est plutôt la création de la prospérité.

Je voulais créer une entreprise africaine et plus précisément éthiopienne prospère, afin de montrer qu'il est possible de créer une marque mondiale,

à partir de zéro en mobilisant des ressources locales. C'est exactement ce que nous avons réussi à faire.

Quand j'ai fondé l'entreprise soleRebels, je n'ai pas eu de révélation majeure, c'était plutôt une évolution. J'ai vu tous les jours la chaussure éthiopienne traditionnelle appelée le seleate ou barabasso, fabriquée à partir de vieux pneus. Elle est très populaire ici depuis des années. Ces chaussures sont un très bel exemple des habitudes de recyclage que nous avons dans notre pays. Nous plaçons cette tradition au cœur de notre marque.

J'ai aussi voulu partager les cultures et l'artisanat de l'Éthiopie avec le monde entier. L'Éthiopie dispose d'un héritage très riche qui est une source d'inspiration, de ressources et de talents que nous pouvons voir, sentir et toucher chaque jour. C'est un sentiment unique et spécial.

J'ai grandi en regardant des membres de ma famille filer du coton avec un inzert (un rouet manuel en bois utilisé ici depuis des siècles pour filer le coton) et les shemmanies (les tisseurs) tisser à la main les fils en de magnifiques tissus afin de fabriquer des netalla et des gabbis (des foulards, châles et couvertures traditionnels) sur leurs simples métiers en bois. Je connaissais et respectais les artisans et leur savoir-faire. Nous utilisons ces deux techniques dans soleRebels. Il était important de trouver un moyen de garder cette culture vivante.

De la même manière, l'entreprise Garden of Coffee a vu le jour dans la maison de ma mère il y a quelques années alors nous étions en train de profiter d'une cérémonie traditionnelle de café éthiopien. En sirotant notre café, cernées par les arômes, nous nous sommes demandées comment nous pourrions partager cette cérémonie et ces incroyables grains de producteurs éthiopiens avec le monde.

Nous avons décidé de proposer une torréfaction personnalisée pour chaque commande de grains cueillis de manière artisanale, que nous allions ensuite emballer et expédier partout dans le monde.

Beaucoup de chefs d'entreprise parlent de l'importance de l'échec. Je n'ai pas eu ce luxe. Je suis née et j'ai grandi dans la communauté où j'ai fondé et dirigé mes entreprises. J'ai dû faire en sorte que ces entreprises fonctionnent non seulement pour moi, mais aussi pour tous ceux qui ont fini par en dépendre pour leur subsistance. Ce sentiment d'appartenance à la communauté qui caractérise mes entreprises, que ce soit en lui offrant des emplois ou en la représentant dans le monde entier, est ce qui me motive chaque jour.

Questions brèves

Plat éthiopien préféré ?

Mitmitta Tefftastic™ Puffs (en-cas croustillant, croustillant et épicé à base de teff).

Introverti ou extraverti ?

Les deux à la fois.

Décrivez-vous en deux mots ?

Extraordinairement éthiopienne.

Ville africaine préférée ?

Addis, bien sûr !

Des invités de rêve pour le dîner ?

Elon Musk, Chamath Palihapitiya, Roz Brewer, Malcolm Gladwell, Kanye West, Tiffany Haddish.

Musiciens préférés ?

Teddy Afro et Aster Aweke.





LELEMPHIRI

Entrepreneure, investisseuse, éducatrice

Lelemba Phiri



ZAMBIE

Leçon :

“Vous n’êtes pas votre poste ou votre titre,
l’évolution est la clé de la prospérité.”

Après un diplôme d’expertise comptable en Zambie, Lelemba Phiri a obtenu une licence en comptabilité appliquée à l’université d’Oxford Brookes au Royaume-Uni. Elle a ensuite travaillé pendant une décennie comme comptable en Zambie et en Afrique du Sud, où elle a dirigé une start-up dans le domaine financier, qu’elle a développé sur plusieurs marchés africains avant de créer sa propre société d’investissement. Africa Trust Group (ATG) est spécialisée dans la croissance et le soutien aux femmes leaders et entrepreneures sur le continent. En 2019, ATG a lancé un fonds de capital-risque de 100 millions de rands (5,7 millions de dollars) pour investir dans des entreprises détenues ou dirigées par des femmes. Les onze entreprises bénéficiaires proviennent de pays tels que la Zambie, le Swaziland, l’Afrique du Sud et l’Angola.

Parallèlement, Lelemba a également organisé des ateliers sur l’éducation financière pour les femmes et rédigé un e-book à succès. Parmi de nombreuses récompenses, elle a été reconnue comme la spécialiste du marketing la plus influente du monde par le World Marketing Congress et a été désignée Femme la plus influente d’Afrique dans le monde des affaires et du gouvernement par CEO Magazine.

En tant que femmes, il y a tellement de limites que la société veut nous imposer, et que nous nous imposons à nous-mêmes qui peuvent affecter notre vie. Par exemple, on entend des femmes qui se disent : "Je suis mère, donc je ne peux pas avoir de carrière professionnelle.", ou des choses infondées comme "Je suis comptable, donc je dois forcément porter des costumes sombres.", ou encore "Il y a un gros problème dans le département des opérations, mais ça ne fait pas partie de ma fiche de poste, donc je ne vais pas suggérer un changement qui pourrait aider." Si vous vous permettez d'être la proie de ces étiquettes, vous risquez d'échouer et vous ne pourrez pas évoluer.

Ma carrière a été façonnée par l'évolution qui est au cœur de ce que je fais. J'ai occupé de nombreux postes et travaillé dans différents types d'organisations, et chaque fois j'ai évolué vers un rôle plus important. J'ai pris des risques à plusieurs reprises et me suis améliorée. J'ai obtenu mon diplôme d'expertise comptable à l'âge de 23 ans, ce dont j'étais extrêmement fière, et j'ai décroché un bon emploi dans les services des impôts en Zambie. Mais un jour mon mari et moi avons décidé, avec nos deux fils, de déménager au Cap. J'ai quitté mon emploi avant d'en trouver un autre. J'ai finalement obtenu un poste dans une grande compagnie pétrolière, ce qui a constitué une belle opportunité et m'a permis d'évoluer à nouveau.

Puis, après dix ans passés comme comptable, je me suis soudain rendue compte que je détestais cela. Mon travail était monotone, je n'avais pas l'occasion d'interagir avec les autres. Je me contentais de m'asseoir derrière un bureau et de faire des calculs. Un jour, j'écoutais un discours sur le burnout (épuisement professionnel) et j'ai réalisé que j'avais trois des quatre symptômes présentés. J'ai dit à mon mari que je pensais que j'étais au bord

de l'épuisement et que je devais quitter mon travail. Je suis une planificatrice, alors je l'ai informé que je pensais avoir besoin de six mois pour me réorganiser. Il m'a dit : "Et si tu n'as pas six mois ? Tu dois prendre soin de ta santé." Alors j'ai démissionné.

C'était dur. J'ai passé deux semaines à pleurer au lit avec du vin et des chips. J'ai traversé une crise d'identité parce que le métier de comptable m'avait donné des opportunités et m'avait fait avancer dans la vie. Je me sentais vraiment perdue. Peu à peu, j'ai fini par réaliser que ma valeur résidait dans ce que je suis et non mon poste ou mon titre. Une fois de plus, j'ai pris un risque et, après avoir travaillé dans une grande entreprise avec un salaire garanti, j'ai rejoint une petite start-up qui s'est déployée dans 5 pays. Lorsque je l'ai quittée, nous avons levé pour plus de 30 millions de dollars de fonds. J'avais le sentiment d'y avoir contribué autant que je le pouvais. Il était temps d'évoluer à nouveau.

L'étape suivante a été la création de ma propre société d'investissement.

J'avais constaté, notamment en tant que dirigeante d'une start-up, qu'il y avait un manque d'autres femmes dirigeantes et entrepreneures. Il existe des données qui montrent que lorsque vous investissez dans les femmes, elles réinvestissent davantage dans leur communauté et leur environnement. Mais d'une certaine manière, je crains que l'on ait trop insisté sur ce point et que les investisseurs pensent que les entreprises dirigées par des femmes ne fournissent pas des rendements financiers compétitifs. C'est pourtant faux. Les chiffres montrent que

l'Afrique subsaharienne perd 95 milliards de dollars par an parce que les femmes ne sont pas pleinement engagées dans l'économie. Nous devons donc investir davantage dans les femmes.

Une autre raison pour laquelle j'ai vu des femmes ne pas s'épanouir pleinement dans les affaires est le manque d'éducation financière. J'ai eu la chance de grandir avec une mère entrepreneuse, donc l'idée de fonder mon entreprise m'est venue naturellement. En plus, avec un père comptable et érudit, j'ai appris très tôt à gérer l'argent. J'analysais les comptes hypothécaires à l'âge de six ans et je jouais le rôle de petite usurière auprès de mes amis à l'école ! Plus tard, mes amis me posaient souvent des questions sur la façon dont je pouvais épargner et me permettre certains achats alors qu'ils se retrouvaient sans argent

à la fin du mois. J'avais l'habitude de répondre à des questions sur Facebook car je me suis rendue compte que les mêmes interrogations revenaient sans cesse. Lorsque j'ai quitté mon emploi dans le monde de l'entreprise, j'ai commencé à animer des ateliers, puis j'ai écrit un e-book. Tant de gens m'ont contactée pour me dire que ces leçons ont changé leur vie.

Ce qui est important pour réussir dans les affaires et dans la vie, c'est de reconnaître qu'au fur et à mesure que nous changeons en tant qu'individus et que nos circonstances évoluent, nous devons nous adapter. Pour prospérer, nous devons continuer à apprendre et à évoluer.



Questions brèves

Qu'est-ce qui vous fait rire ?

J'aime beaucoup rire, donc ce n'est pas difficile de me faire rigoler. J'ai un excellent sens de l'humour.

Quelle est la chose que vous auriez aimé savoir à 18 ans ?

J'aurais aimé savoir que les moments vraiment durs, ou même les moments vraiment bons, finiraient par passer. Il faut accepter les deux extrêmes.

Plat préféré ?

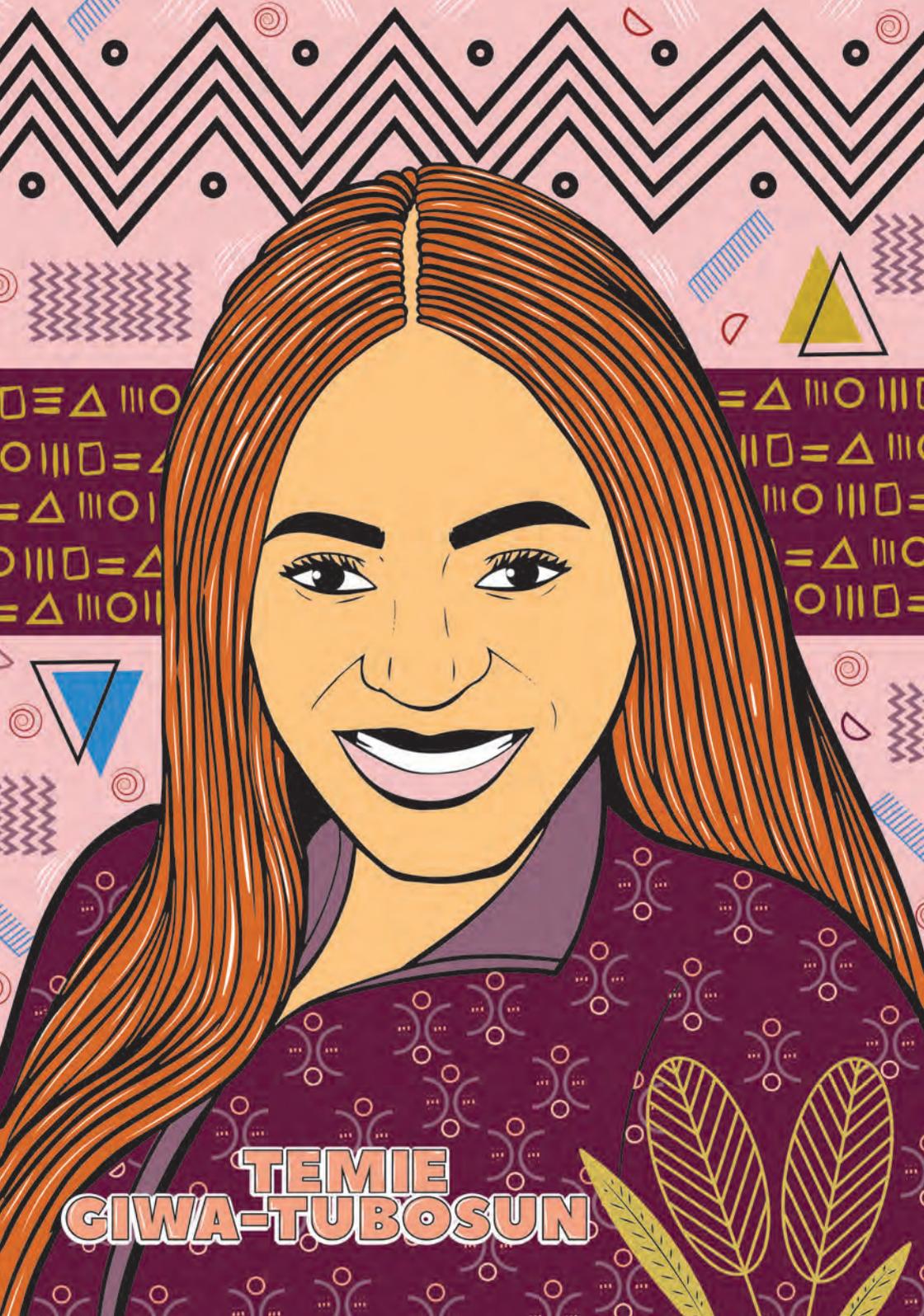
C'est difficile parce que je suis gourmande, mais si je devais absolument choisir, je dirais les éclairs au chocolat.

Ville africaine préférée ?

Le Cap.

Livres ou podcasts ?

Les livres. Je suis en train de lire un vieux livre sur les affaires, *Movers and Shakers : The People Behind Business Today*.



**TEMIE
GIWA-TUBOSUN**

Temie Giwa-Tubosun

NIGÉRIA

Leçon :

“Vous n’avez pas besoin d’autorisation pour commencer à vivre votre rêve.”

Après avoir vécu un accouchement traumatisant, Temie Giwa-Tubosun s’est retrouvée hantée par l’idée que si elle avait été dans son pays d’origine, le Nigéria, plutôt qu’aux États-Unis, elle aurait pu mourir par manque de sang disponible. Cela a déclenché chez elle une prise de conscience : il fallait trouver une solution pour améliorer l’accès aux transfusions sanguines dans le pays.

Elle avait déjà travaillé dans le domaine des soins de santé, en tant que boursière d’études supérieures à l’Organisation Mondiale de la Santé à Genève, dans le cadre de programmes des Nations Unies, et pour une ONG au Nigéria. En 2012, en plus de son travail, elle a fondé l’initiative “One Percent Project”, qui vise à sensibiliser sur l’importance du don de sang. En janvier 2016, Temie a fondé LifeBank, une entreprise de technologie et de logistique située à Lagos, créée pour traiter le problème de la pénurie de sang au Nigéria. La société est désormais aussi présente au Kenya et en Éthiopie et a sauvé plus de 14 000 vies à ce jour.



Ce que je constate souvent chez les femmes dans le monde des affaires, c'est qu'elles attendent une autorisation, et c'est un facteur qui peut vous freiner. Il faut sauter dans l'arène et commencer, plutôt que de se contenter d'attendre pour réaliser ses rêves. Une statistique est souvent citée : lorsqu'il s'agit de postuler à un emploi, les femmes lisent les conditions requises et attendent d'être qualifiées à 100 % pour postuler, tandis que les hommes se lancent s'ils répondent à 60 % des qualifications. Il est évident que cela signifie que les hommes ont plus de chances d'obtenir l'emploi.

Je crois que j'attendais une autorisation moi aussi. Je savais qu'au Nigéria, nous avions un problème avec la collecte de sang. Ainsi, j'ai fondé une ONG appelée "One Percent Project" qui avait pour but de convaincre les jeunes de donner du sang. J'ai mené ce projet en parallèle à mon travail, mais l'expérience de la naissance de mon fils a changé mon parcours professionnel. J'ai su que je devais m'y consacrer à 100 %. J'étais allée en Amérique pour accoucher car mes parents étaient encore là-bas. Mon fils était prématuré et il y a eu des difficultés. Si j'avais accouché au Nigéria, j'aurais pu mourir et lui aussi. J'ai voulu changer cela, alors j'ai quitté mon travail et j'ai lancé LifeBank, une entreprise à laquelle je me suis dévouée à plein temps. J'ai cessé d'attendre la permission de qui que soit pour foncer.

J'ai toujours travaillé dans le domaine des soins de santé. Je suis née et j'ai grandi à Ila Orangun dans l'État d'Osun au Nigéria et j'ai vécu dans le Sud-Ouest jusqu'à l'âge de 15 ans. Mes parents sont partis en Amérique quand j'avais neuf ans et je les ai rejoints. J'ai fait mes études secondaires dans le Minnesota et mes études supérieures en Californie, mais j'ai toujours su que je serais une citoyenne du monde et que je retournerais au Nigéria.

Une première expérience a scellé mon

destin, après que je suis revenue au Nigéria à l'obtention de mon diplôme. J'ai travaillé dans le nord du pays où j'ai rencontré une jeune femme qui était en train d'accoucher depuis quelques jours déjà. C'était un accouchement difficile, le bébé se présentait par le siège et ils avaient tous deux mal. Tout le monde autour d'elle attendait simplement qu'elle meure car ils n'avaient pas les ressources pour l'aider. Heureusement, elle ne l'a pas fait, elle a tenu bon. Je n'ai jamais oublié son histoire.

Être un entrepreneur est très différent de travailler au sein d'une organisation.

C'est incroyablement exaltant et il n'y a rien de tel que de voir quelque chose que vous avez planifié pendant des années devenir réalité et résoudre des problèmes du monde réel.

C'est aussi parfois très dur mentalement. Il faut être très fort et garder la foi quand ça devient difficile. Être PDG d'une entreprise est un travail très solitaire. J'ai réalisé que pour survivre, je devais prendre soin de moi. Je travaillais tous les jours jusqu'à 12 heures par jour. Le volume de travail me déprimait beaucoup, alors l'année dernière, j'ai décidé de consacrer une journée entière aux choses et aux personnes que j'aime : la cuisine et ma famille.

Les jours difficiles, je regarde les statistiques. Au dernier décompte, nous avons sauvé plus de 14 000 personnes. Ce n'est pas seulement une question de chiffres, j'essaye d'imaginer ce que chaque personne a pu ressentir. J'imagine être une jeune femme sur un lit d'hôpital qui vient d'accoucher se demandant si elle va survivre à l'hémorragie quand soudain le sang arrive. Cela me rappelle que chaque jour, nous arrivons à sauver des gens le jour où ils pensent qu'ils vont mourir.

C'est tellement puissant. Je sais que j'apporte une valeur ajoutée au monde et cela fait toute la différence.



Questions brèves

Avez-vous un dicton nigérian préféré ?

Ma mère dit que peu de paroles suffisent au sage, ce qui signifie que les sages comprennent rapidement.

Pour quelle activité aimeriez-vous avoir plus de temps ?

Ma famille et la cuisine.

Qu'est-ce qui fait un grand leader ?

L'empathie. Je pense qu'il est essentiel de se concentrer sur ses clients, d'être bon envers ses fournisseurs et ses partenaires et d'inspirer et de faire grandir les membres de son équipe. J'ai entendu dire que c'était un super-pouvoir.

Comment vous détendez-vous ?

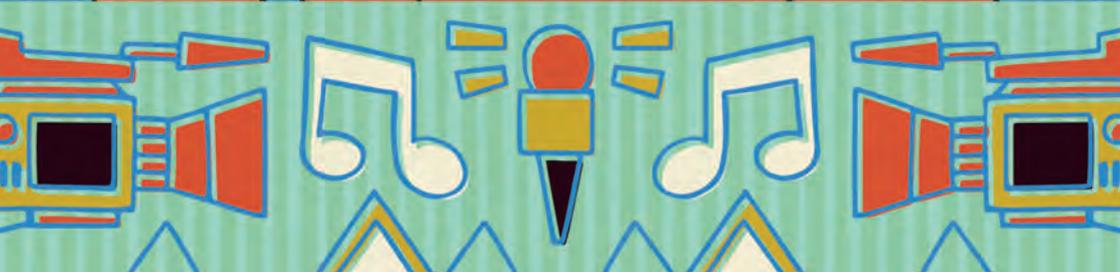
La cuisine. Chaque dimanche, je fais la cuisine de différentes régions du monde. Je suis une cuisinière aventureuse, j'aime étudier de nouvelles recettes, aller au marché et passer six heures en cuisine.

Quel est votre plat nigérian préféré ?

L'igname pilée. C'est divin !

Appréciez-vous le travail en réseau ?

Vous avez besoin d'un réseau pour vous aider à réussir. La bonne équipe et un bon système de soutien sont essentiels à votre réussite. Mais je pense qu'il doit être organique pour être utile. De nos jours, on met un accent trop important sur la participation à des événements de réseautage et rencontrer les « bonnes » personnes. Je pense que c'est un peu forcé. J'apprécie qu'un réseau soit naturel.



Ancienne animatrice télé, musicienne et animatrice de podcast

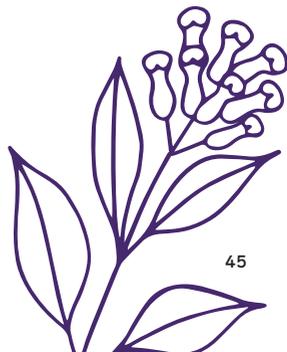
Vanessa Hau Mdee

TANZANIE

Leçon :
"Prenez soin de votre santé mentale
et spirituelle."

Vanessa Hau Mdee est devenue la première animatrice MTV tanzanienne et a fait ses débuts en présentant des programmes de radio et de télévision où elle a interviewé des pop stars comme Kelly Rowland, French Montana ou Stella Mwangi. Elle s'est ensuite lancée avec succès dans une carrière d'auteur-compositeur-interprète. Son premier single solo, "Closer", a été téléchargé plus de 30.000 fois dès la première semaine et est resté dans les charts pendant plus de 13 semaines. Elle a remporté de nombreux prix, tant au niveau national qu'international, pour ses chansons et ses vidéos, et s'est fait un nom sur les réseaux sociaux où des millions de fans la suivent.

Après s'être retirée de la musique l'année dernière, Vanessa a lancé un podcast à succès, "Deep Dive with Vanessa Mdee" et elle est sur le point de lancer une start-up spécialisée dans le bien-être.



Mon message a toujours été "Reste fidèle à toi-même" mais jusqu'à cette dernière année, je ne suis pas sûre d'avoir vraiment compris ce que cela signifiait. De nombreux facteurs liés à mon travail m'ont rendu très malheureuse et j'ai fini par sombrer dans la dépression. J'ai donc dû quitter l'industrie du show-business. Savoir quand s'arrêter et que c'est acceptable d'arrêter sont des choses extrêmement importantes pour la santé mentale. En fait, j'ai découvert que lorsque vous le faites, vous pouvez connaître une grande étape de croissance personnelle. Cela a été une période intéressante, de découverte, qui m'a conduite à un nouveau parcours professionnel.

J'ai grandi à Arusha, en Tanzanie, qui est connue comme la Genève de l'Afrique. Des visiteurs internationaux s'y rendent chaque semaine. Elle offre le meilleur des deux mondes : une riche culture swahilie et un aperçu du reste du monde. J'ai toujours su que je voulais travailler dans le monde du spectacle, mais dans les foyers africains, ce n'est pas nécessairement ce à quoi nous sommes censés aspirer. Mon père était journaliste devenu diplomate, ma mère comptable devenue mère à plein temps, et je suis allée à l'université pour étudier le droit.

En 2005, Viacom venait de mettre en place MTV en Afrique et il leur fallait des visages pour la chaîne. Pendant des mois, ils ont fait la promotion du concours pour devenir présentateur et des milliers de candidats ont passé des auditions. C'était énorme. Mon père venait de décéder et je détestais mon diplôme de droit. Alors quand mon meilleur ami m'a dit que je devrais essayer, je me suis dit : Pourquoi pas ?

Il a fallu un mois d'audition, et j'ai finalement été sélectionnée. C'était loin d'être facile. J'ai dû apprendre sur le tas. J'ai été propulsée vers une gloire soudaine et j'ai beaucoup bataillé. J'avais 18 ans, je n'avais jamais été loin de chez moi

auparavant et nous travaillions sur tout le continent. C'était épuisant.

Je travaillais comme animatrice tout en me forgeant une carrière indépendante comme auteur-compositeur-interprète solo. Je faisais tout moi-même : la promotion, le marketing et même le stylisme. Je remercie Dieu pour les réseaux sociaux. Pour beaucoup d'artistes africains, en particulier les talents indépendants, il n'y a pas d'autre moyen de promouvoir son travail et sa marque. J'ai pu me faire de nombreux fans parce que les gens aimaient ce que je représentais, c'est-à-dire une jeune femme qui bâtissait sa propre carrière, qui forgeait sa voie et qui faisait passer la Tanzanie à un niveau supérieur, et avec elle, la culture swahilie. Dans une industrie qui me disait «Pourquoi ne pas chanter ça en anglais», j'étais résolument swahilie.

Sur scène, j'arborais une façade de femme forte et redoutable. Mais en privé, j'éprouvais des difficultés à avoir confiance en moi, surtout en tant que femme qui n'était pas nécessairement perçue comme belle.

J'ai toujours essayé
de me souvenir
de cette citation
d'Eleanor Roosevelt :
«Personne ne peut
vous faire sentir
inférieur sans votre
consentement.»

Mais il est parfois difficile de lutter contre des facteurs et des voix extérieurs. C'est en grande partie pour cela que j'ai pris

ma retraite l'année dernière. La musique est mon premier amour et j'aime créer des contenus cool, mais évoluer dans ce secteur ne me rendait pas heureuse.

Avec un peu plus de temps libre, j'ai trouvé de nouvelles façons d'être créative et d'entrer en contact avec les gens. On a parfois peur de rester immobile, mais je pense qu'il est important d'évoluer. J'ai créé un podcast dénommé "Deep Dive with Vanessa Mdee", qui est dédié aux femmes. C'est un voyage de découverte de soi. Je me lance également dans le monde de la technologie avec une plateforme de bien-être. Dans ma vie

personnelle, j'embrasse les changements de la vie et j'attends avec impatience ce qui se profile à l'horizon, comme le mariage et peut-être devenir mère. J'ai passé ma vingtaine à vivre à la va-vite et maintenant je prends plaisir à aller doucement. Je prends de nouvelles petites habitudes quotidiennes comme des promenades de gratitude, que je fais avec mon fiancé. Je suis un être très spirituel. J'aime louer, prier et méditer. C'est un excellent moyen de me recentrer et de commencer le prochain chapitre du livre de ma vie.

Questions brèves

Qui est votre plus grande inspiration ?

Mes deux mamans : ma mère et ma belle-mère.

Si un film était produit sur votre vie, qui jouerait votre rôle ?

Moi-même !

Comment vous détendez-vous ?

Nous nous installons dans le salon. Nous avons un matelas devant la télévision et nous nous allongeons. J'ai aussi appris à ignorer mon téléphone. Avant, je ne laissais jamais un message non lu, mais maintenant je le fais de plus en plus.

Quels sont les programmes télévisés que vous aimez ?

J'ai découverte récemment que j'adore les documentaires sportifs. Je viens de regarder celui sur Tiger Woods sur Netflix.

Quel est votre plat préféré ?

J'aime la cuisine swahilie, avec ses éléments tropicaux, comme la noix de coco et les épices. Elle a une âme. J'aime aussi cuisiner des plats d'autres origines : la mère de mon fiancé m'a appris à faire du riz jollof nigérian, et j'aime aussi la cuisine orientale et la cuisine chinoise et thaïlandaise.





**MONICA
MUSONDA**

Monica Musonda

ZAMBIE

Leçon :
"Apprends en faisant au lieu d'attendre
le moment favorable."

Après avoir obtenu son diplôme d'avocat et exercé dans différents pays, de la Zambie aux États-Unis et enfin au Nigéria, Monica Musonda a décidé de quitter son poste de directrice juridique puis de retourner dans son pays pour devenir entrepreneure. En 2012, elle a fondé Java Foods, une entreprise de transformation alimentaire située en Zambie. Son premier produit a été eeZee Instant Noodles, qui est devenu la première marque de nouilles instantanées de Zambie. Puis elle a créé Supa Cereal, un porridge instantané enrichi, destiné à l'alimentation scolaire et aux programmes de secours d'urgence. En plus de son succès en Zambie, la société exporte maintenant des produits au Zimbabwe et au Malawi.

Monica est une jeune leader mondiale du Forum économique mondial 2013 et boursière du programme leadership de l'archevêque Desmond Tutu. Les magazines Forbes et Africa Investor l'ont tous deux désignée comme l'une des jeunes femmes d'affaires les plus puissantes d'Afrique.



J'ai été avocate pendant de nombreuses années. J'ai travaillé à travers le monde entier, au Royaume-Uni, aux États-Unis, en Afrique du Sud et au Nigéria. J'ai aimé mon travail et j'ai pris beaucoup de plaisir à servir différentes entreprises dans de nombreux pays. Toutefois, travailler au Nigéria m'a ouvert les yeux sur un autre type de vie, car c'est une société très entrepreneuriale. Tout le monde y a une activité secondaire. J'ai toujours su qu'à un moment donné, je rentrerais chez moi pour avoir un impact dans mon pays, créer des emplois, des marques et surtout laisser un héritage que d'autres pourraient s'approprier. Je n'en avais pas l'opportunité en tant qu'avocate.

J'ai travaillé pour une entreprise industrielle familiale très dynamique au Nigéria et mon patron était très inspirant. Il croyait fermement que l'Afrique et les Africains pouvaient faire la différence. C'était aussi une personne qui aimait prendre des risques et qui m'a encouragée à voir les choses différemment. Venant d'un milieu très hostile à la prise de risques (mes parents sont professeurs et j'ai fait des études dans une discipline très structurée, le droit), tout cela était nouveau pour moi. Mais c'était le bon moment pour rentrer chez moi et créer une entreprise. J'ai réalisé que nous avions une population très jeune, urbaine et ambitieuse, dont les habitudes de consommation étaient différentes de celles de nos parents. Ils voulaient et avaient besoin d'aliments savoureux, pratiques et abordables, et c'est ce qui a été à la base de mon premier produit.

J'ai passé sept ou huit mois à essayer de comprendre le marché et à élaborer un plan d'affaires et tout ce qu'il faudrait dans un monde parfait. Je me souviens avoir parlé à un mentor qui m'a demandé : «Comment vont les affaires ? Comment se déroule le lancement ? Combien d'employés avez-vous ?» Je lui ai avoué que je n'avais encore rien fait et que je

travaillais encore sur le plan. Il m'a dit que j'avais juste besoin de m'y mettre et que ce n'était pas sur papier que je trouverais les réponses. Il avait raison. Bien sûr, il faut avoir un peu de recherche derrière soi et connaître ses chiffres, mais la meilleure façon d'y arriver, c'est en faisant.

Je peux vous dire que l'entreprise que j'ai maintenant et le plan d'affaires que j'ai élaboré sont complètement différents. J'ai compris, que ce que les clients veulent, comment ils comptent le payer, comment nous pouvons le transporter et une centaine d'autres facteurs qu'une fois que nous avons démarré. Nous nous sommes adaptés chemin faisant.

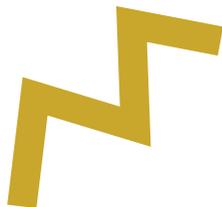
Notre axe a évolué. Nous avons commencé en tant que producteur de plats cuisinés, mais le problème était qu'une grande partie des aliments était importée et donc très chère. À ce moment nous avons réalisé qu'il y avait beaucoup plus à créer et que nos consommateurs voulaient des plats qui soient réellement bons pour eux. Nous avons donc ajouté des produits alimentaires enrichis à la gamme. C'était un exemple d'apprentissage par l'action et d'écoute des besoins des clients.

Il y a toutes sortes de défis qui se présentent quand on est entrepreneur. La pandémie de la Covid-19 en est un exemple frappant.

La façon dont vous surmontez les imprévus dépend de votre caractère :

vous devez être mentalement fort. À plusieurs reprises, au cours des premières années, je me suis retrouvée sans argent. Il y a eu des périodes où je ne voyais pas le bout du tunnel. C'est à ces instants qu'il importe de revenir au «pourquoi». Pour moi, c'était parce que je voulais créer un impact durable dans mon pays et inspirer d'autres femmes leaders.

Il n'y en a pas encore assez, surtout dans le secteur industriel. Aujourd'hui, je peux regarder en arrière et voir que cet impact s'est avéré. Je suis fière d'avoir fait cela. Il suffit d'une personne pour fissurer le plafond de verre. J'espère que les femmes de la génération suivante viendront le percer encore plus rapidement.



Questions brèves

Type de programme de télévision préféré ?

Je ne regarde pas beaucoup la télévision, mais j'aime les documentaires sur des personnes et des situations réelles. Récemment, j'en ai regardé un sur Hillary Clinton et c'était tellement intéressant de voir le genre de problèmes auxquels elle a dû faire face et que Biden, par exemple, n'aura pas à affronter. Nous avons encore un long chemin à parcourir pour voir plus de femmes en position de pouvoir.

Destination africaine préférée ?

Vilanculos au Mozambique.

Péché mignon ?

Le chocolat.

Plat local préféré ?

Kapenta, c'est-à-dire des sardines frites.

Livres ou podcasts ?

Livres. Je lis Une Terre Promise de Barack Obama.

Introvertie ou extravertie ?

Je suis un peu des deux. Je suis extravertie au travail, mais sur le plan personnel, j'ai besoin de me retirer pour prendre du recul et puiser de la force.



**SARAN
KABA
JONES**

Saran Kaba Jones

LIBÉRIA

Leçon :

“Construisez votre propre réseau de soutien en amont et tirez avantage de ce réseau en aval quand le besoin se présente.”

Lorsque la guerre civile a éclaté dans son pays natal, le Libéria, Saran Kaba Jones, âgée de huit ans, et sa famille ont déménagé d’abord en Côte d’Ivoire, puis en Égypte, en France et à Chypre, avant de s’installer aux États-Unis en 1999. Lorsqu’elle est retournée au Libéria vingt ans plus tard, elle a voulu aider son pays. En 2009, elle a fondé FACE Africa, une organisation de développement communautaire qui travaille au renforcement des infrastructures et des services d’eau, d’assainissement et d’hygiène (WASH) dans les communautés rurales d’Afrique subsaharienne.

Parmi les nombreuses récompenses qu’elle a reçues, elle a été classée parmi les jeunes leaders du Forum économique mondial, les 25 femmes d’Afrique à suivre par le Guardian et les 20 jeunes femmes puissantes d’Afrique par le magazine Forbes.



J'ai quitté le Libéria à l'âge de huit ans à cause de la guerre civile. Mon père était un diplomate et j'ai passé ma vie à vivre dans différents pays et à voyager dans le monde entier. Lorsque je suis retournée au Libéria 20 ans plus tard, j'ai vu un pays en état de détresse à cause des dégâts que la guerre avait causés aux infrastructures.

J'ai commencé à voir l'impact de mes actions et la façon dont cela changeait la vie de ces jeunes enfants, mais j'ai aussi vu que le besoin d'eau potable était encore plus critique. Beaucoup d'enfants tombaient gravement malades à cause de l'eau insalubre et du mauvais état d'assainissement dans leurs communautés, ce qui les obligeait à manquer des jours d'école. Je voulais aider le plus grand nombre possible, c'est pourquoi j'ai fondé FACE Africa pour résoudre le problème de l'insalubrité.

Je voulais attirer l'attention sur ce problème, alors j'ai commencé à en parler sur Facebook. Les gens ont commencé à me contacter et à me demander comment ils pouvaient m'aider. J'ai ensuite bâti un réseau de personnes qui voulaient soutenir ma mission et je travaille encore avec plusieurs d'entre elles. J'ai constitué un comité de personnes extrêmement engagées qui contribuent avec leur temps, leurs talents et leur expertise à FACE Africa. Un avantage évident est que vous pouvez externaliser les parties du travail pour lesquelles vous n'êtes pas très doué. Par exemple, je ne suis pas une très bonne collectrice de fonds, je déteste demander de l'argent aux gens. Mon comité est extrêmement précieux parce qu'il m'aide à accomplir cette tâche.

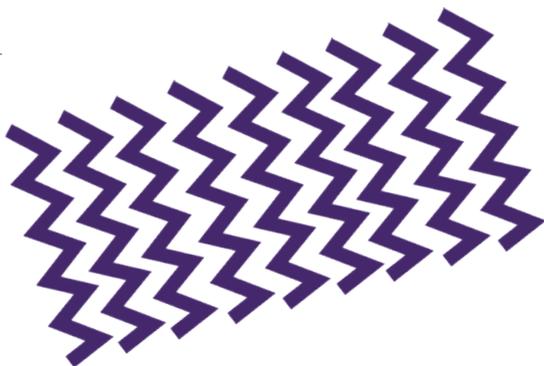
Une autre raison vitale de disposer d'un réseau de soutien autour de vous est qu'il peut vous aider à vous relever quand vous êtes au plus bas et que vous avez l'impression de vous effondrer. Il est difficile de fonder une association à but non lucratif ou toute autre entreprise, et

il est encore plus difficile de la maintenir. Il y a eu des moments où j'ai fondu en larmes parce que j'avais l'impression de toucher le fond. J'ai eu des dettes parce que je ne touchais pas de rémunération au début et même aujourd'hui, douze ans plus tard, il m'arrive de rester des mois sans salaire. J'ai négligé ma santé et pendant des années je n'ai pas eu d'assurance maladie. Ma vie sociale a pris un coup. C'est un monde difficile et solitaire. Cependant, quand j'ai cru que je ne pouvais plus le faire, mon réseau de soutien a pu me relever et affirmer que ce que je fais en vaut la peine. Ils m'ont dit qu'ils ne resteraient pas sur la touche et ne me laisseraient pas échouer. Cela a contribué à m'encourager et m'a permis de me reprendre en main.

Pour être un leader, il faut être prêt à faire des compromis et comprendre que si l'on forme une équipe, les membres de cette équipe auront des points de vue et des principes différents qui ne correspondront peut-être pas aux vôtres.

L'important est de communiquer vos valeurs, afin que votre équipe comprenne ce qui est important pour vous. Il est également essentiel de faire de la place pour un échange d'idées sain. J'ai appris que même si vous avez des idées bien arrêtées, ce n'est peut-être pas la meilleure solution pour votre organisation. Il faut trouver un consensus. Cela contribue à bâtir une organisation dynamique et diverse.

Enfin, il n'est jamais trop tôt pour demander de l'aide et chercher des mentors ou un groupe de pairs dont on peut tirer des enseignements. C'est grâce à ce soutien que j'ai pu faire de mon organisation ce qu'elle est aujourd'hui.



Questions brèves

Quel métier rêviez-vous d'exercer quand vous étiez enfant ?

Je voulais être la première femme présidente du Libéria, ce qui n'est plus possible car le Libéria a déjà eu la première femme présidente en Afrique. Mais je pense que je finirai par faire quelque chose au sein du gouvernement, peut-être même devenir la deuxième femme présidente !

Comment vous détendez-vous ?

Je ne me détends pas, surtout maintenant que j'ai trois enfants, dont un tout petit de 14 mois. Avant, j'adorais la lecture, mais maintenant j'achète des livres et ils ne font que prendre la poussière.

À quelle série télévisée êtes-vous accro ?

Mon mari et moi volons une heure quand les enfants dorment et regardons la télé en cachette. Nous ne l'avons pas fait récemment, mais pendant un moment nous avons adoré la série Game of Thrones.

Lieu préféré dans le monde ?

Lamu, au Kenya, est un petit paradis sur terre. Si je pouvais prendre ma retraite n'importe où, ce serait là-bas.

Si vous pouviez avoir un super pouvoir, lequel choisiriez-vous ?

Avoir la capacité de faire disparaître toute la douleur et la souffrance du monde.



Kalista Sy

Mansira Kela

Réalisatrice et scénariste

Kalista Sy

SÉNÉGAL

Leçon :

“Peu importe qui vous êtes ou ce que vous avez traversé dans votre vie, vous êtes importante. N’ayez pas peur d’être vous-même et d’assumer votre différence.”

Kalista Sy est une scénariste, connue pour avoir été la conceptrice de la série télévisée *Maîtresse d’un Homme Marié*, dont l’histoire se déroule à Dakar, la capitale du Sénégal. La série traite de sujets considérés comme tabous dans le pays, tels que le sexe, l’infidélité, la violence domestique ou la polygamie. Avec des millions de vues, elle a pris d’assaut le continent et a été baptisée “Le Sex And The City du Sénégal.”

Son influence est telle qu’en 2019, elle figurait sur la liste des 100 femmes inspirantes de la BBC.



Je suis consciente d'être une personne atypique. J'ai toujours été différente et longtemps, cela a été pénible pour moi. Cela peut être effrayant de ne pas être comme les autres, mais avec le temps et les avantages de l'âge, j'ai appris à apprécier ma différence et à ne pas m'en excuser, tout en demeurant simplement celle que je suis. Avant je me disputais beaucoup avec mon entourage, mais maintenant je m'efforce d'être attentive aux autres, de comprendre leur point de vue et de contourner tous les obstacles. En retour, j'ai constaté qu'ils me respectent telle que je suis.

Je conseille à toute autre jeune femme de ne pas avoir peur d'être différente.

La première fois que j'ai été confrontée aux stéréotypes était à l'âge de onze ans. Un jour, alors que j'étais en classe de sixième, après avoir dit mon nom, le professeur m'a demandé si j'étais de la tribu Peul. J'ai répondu que oui et il a dit à la classe : «Eh bien celle-là, à 18 ans, elle sera déjà mariée et aura 15 enfants.» À cet instant, je me suis jurée de ne pas me laisser enfermer dans ses préjugés. Beaucoup de jeunes filles sont limitées par la société à cause de leur genre et des idées reçues. Je savais que je ne voulais pas être l'une d'entre elles.

Déjà, enfant, j'ai toujours été consciente que je devrais me battre pour mon avenir. J'ai obtenu mon baccalauréat et j'ai bien travaillé à l'école, puis j'ai fait une année d'étude de journalisme à l'université. J'ai néanmoins dû mettre fin à ma scolarité car j'étais le principal soutien de ma famille. J'ai commencé à travailler très tôt car je devais subvenir aux besoins de ma mère et de mes frères et sœurs. Mes

parents ont divorcé quand j'avais six ans et nous sommes allés vivre avec mon père car ma mère avait peu de moyens. J'étais comme une mère pour mon frère, qui était bipolaire, et pour mes deux autres frères et sœurs. Comme toutes les mères, j'essayais de le rendre parfait aux yeux des autres au lieu de comprendre qu'il était différent. Je l'ai fait par amour et pour lui rendre la vie plus facile, mais je me suis rendue compte plus tard que ce n'était pas la bonne approche. Il est mort à l'âge de 30 ans. Mettre en scène un psychologue dans *Maîtresse d'un homme marié* et aborder les problèmes de santé mentale est une façon pour moi de faire la paix avec moi-même.

J'ai toujours su que j'étais destinée à l'industrie du cinéma. J'avais un don pour mettre en lumière les émotions. J'écrivais beaucoup et on me disait toujours «Tu écris des images.» J'étais animée par la soif de raconter des histoires et d'encourager les femmes à évoluer. Vers 2015/16, j'ai commencé à écrire et à publier des petites histoires sur Facebook. J'ai été inspirée par la souffrance que j'avais vu ma mère endurer, j'ai vu à quel point il était injuste pour elle de perdre la garde de ses enfants. J'ai donc commencé à m'intéresser à la création d'histoires fortes sur la vie quotidienne des femmes africaines. Au départ, je ne voulais faire que 10 chapitres, mais j'ai fini par en écrire une centaine portée par l'enthousiasme que cela a suscité.

Le monde du travail est encore très dominé par les hommes. J'ai cumulé plusieurs expériences professionnelles dans des environnements à prédominance masculine. J'y ai constaté que les hommes autour de moi avaient tendance à évoquer des attributs physiques lorsqu'ils faisaient référence à moi. Ils ne me voyaient qu'à travers mon corps et le fait qu'ils me trouvaient sexuellement attirante. Dans leur environnement de travail, de nombreuses femmes ont tendance à souligner le fait

qu'elles sont des épouses et des mères car c'est un moyen de se protéger. Je les comprends. Personnellement, je refuse de me conformer à ces normes de la société et, en règle générale, j'évite de révéler mon statut matrimonial ou familial parce que je crois que les femmes ont le droit d'être respectées en tant qu'êtres humains, point final. Je déplore qu'une femme doive se battre pour obtenir le respect alors que pour un homme, c'est un acquis. Je crois au pouvoir des histoires.

Je pense qu'elles peuvent aider les femmes à évoluer et mon travail de scénariste m'aide à raconter ces histoires. Je suis souvent contactée par des femmes sur les réseaux sociaux et je leur dis toujours : «Dites-moi la femme que vous rêvez d'être et je vais la créer pour vous !» C'est ma mission. Je suis heureuse du succès de la série mais j'en veux toujours plus. Il y a toujours tellement plus à faire.



Questions brèves

Qui considérez-vous comme un héros ?

Pour moi, toute personne capable d'illuminer la vie de son prochain est un héros. Il y a des personnes dans nos vies qui ne portent pas forcément une cape de super-héros, mais qui nous poussent à aller de l'avant.

Lève-tôt ou couche-tard ?

Je suis une couche-tard. Je peux passer des jours sans dormir, surtout quand je suis dans l'euphorie de la création.

Quel est votre livre préféré ?

Soufi, mon amour d'Elif Shafak pour sa profondeur mais aussi les belles leçons d'humanité qu'il recèle. Ce livre me permet de garder les pieds sur terre.

Quel est votre plat africain préféré ?

En bonne Sénégalaise, je dirais le Thieb. Si vous avez déjà goûté le Thieb sénégalais, vous comprendrez pourquoi.

Trois invités pour un dîner de rêve ?

Shonda Rhimes, Mo Abudu et Ava DuVernay. Je ris déjà parce que je ne parle pas couramment l'anglais et je ne sais même pas si elles comprendraient tout ce que je voudrais leur dire. Elles m'inspirent et me donnent la force de foncer.

Quelles sont les trois personnes qui vous ont le plus soutenue au cours de votre carrière ?

Il y en a beaucoup. J'ai toujours eu la chance d'avoir autour de moi des gens qui me poussent à aller de l'avant, même lorsque j'ai du mal à croire en moi.

Où vous voyez-vous dans cinq ans ?

A la tête de Kalista Production. Cela représenterait beaucoup pour moi.



Journaliste et présentatrice de journal télévisé

Yvonne Okwara

KENYA

Leçon :
"Pour réussir, il faut travailler dur et rester
authentique."

Yvonne Okwara est journaliste et présentatrice principale du journal télévisé à Citizen TV Kenya, où elle anime des émissions d'information et économiques, notamment l'émission populaire *The Explainer*, qui aborde en profondeur des questions d'actualité. Avant de travailler à KTN, Yvonne a commencé sa carrière au département recherche et a gravi les échelons jusqu'au poste de présentatrice principale, puis responsable des présentateurs et de la stratégie de l'information. Yvonne est une ancienne participante à l'Initiative pour le leadership en Afrique (ALI) de Bloomberg.



Quand les gens voient quelqu'un réussir, ils ne se représentent pas les années de travail acharné qui ont permis d'y parvenir. Pourtant, cela ne s'accomplit jamais du jour au lendemain. J'ai commencé à la télévision à neuf ou dix ans, en participant à une émission pour enfants sur la chaîne nationale KBC. Je l'ai fait pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je devienne beaucoup plus occupée à l'école devienne et trop grande pour cette émission.

Pendant cette période, l'un des meilleurs conseils que j'ai reçus est venu de l'une des productrices qui m'a dit : « Si tu es passionnée par n'importe quel autre sujet, sors et étudies-le. Le journalisme est un métier que l'on peut t'enseigner plus tard. » J'aimais les sciences, alors j'ai étudié la microbiologie à l'université d'agriculture et de technologie Jomo Kenyatta avant de faire mon retour dans le journalisme.

Mon premier emploi après l'université a été à la radio. J'étais à la fois productrice radio et présentatrice. J'ai aussi été technicienne de studio ou derrière la caméra. Chaque poste que j'ai occupé a été pour moi un effort pour comprendre tout ce que je pouvais sur l'entreprise dans laquelle je me trouvais. Je n'ai cessé d'apprendre et d'y consacrer le temps et les efforts nécessaires.

Il n'y pas de raccourci.

La façon dont j'exerce mon travail actuel est en fait similaire à la façon dont j'ai abordé mon diplôme scientifique. La science commence par une hypothèse ou une présomption, puis on recherche des preuves et des indices, on les met à l'épreuve et on arrive enfin à une conclusion. C'est une formation utile pour le journalisme. C'est par exemple ce que je fais avec *The Explainer*. C'est une

émission où j'aborde un grand sujet, je le décompose et j'aide les téléspectateurs à en comprendre les dessous. Nous l'avons fait sur des thématiques telles que la COVID-19, Ebola, les élections et bien d'autres sujets.

J'ai commencé cette émission il y a environ trois ans après avoir mené de grandes interviews politiques avec des personnalités allant jusqu'au président mais qui m'épuisaient. Les interlocuteurs semblaient toujours soit ne pas être sincères, soit ne pas connaître les réponses : je ne sais pas ce qui était le pire. J'ai eu un déclin un jour où je recevais deux politiciens sur mon émission qui se sont mutuellement traités de tous les noms, chacun qualifiant l'autre de menteur et d'escroc. J'ai pensé : « Qu'est-ce que les téléspectateurs ou moi retirons de tout cela ? Cela me rend folle. » J'ai également ressenti le besoin que les informations soient utiles. *The Explainer* a donc été mon exutoire. On m'a dit que cesser les interviews politiques équivalait à un suicide professionnel, mais je savais que je pourrais toujours y revenir plus tard.

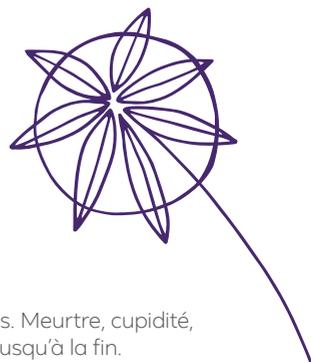
L'authenticité consiste à être soi-même et à décider quelles sont ses valeurs. Ce en quoi on croit et ce que l'on représente transparaît dans tout ce que l'on fait. Il y'a une certaine vanité dans le domaine du journalisme télévisuel. On attend de moi que je parle ou que je m'habille d'une certaine manière, que j'ai un teint spécifique et l'air « sexy ». Je suis encouragée à me rendre plus douce et à sourire beaucoup plus, parce que certaines personnes n'apprécient pas qu'une femme soit directe et s'attaque à des sujets de fond. J'ai remis en cause ces attentes. Je suis une personne sérieuse, j'aborde des questions politiques complexes, je pose des questions difficiles et je souris quand il le faut. Je ne vais pas me fondre dans un moule et c'est important car c'est ce qui me rend authentique.

Tout le monde souffre à un moment ou un autre d'un manque de confiance ou d'un sentiment d'imposture. La meilleure façon d'en sortir est d'accepter ces sentiments et de travailler à les dépasser. J'ai récemment vécu un de ces moments. J'ai été nominée pour le programme de bourses pour les médias de l'Initiative pour le leadership en Afrique (ALI), dirigé par Bloomberg. Je doutais tellement des raisons pour lesquelles j'avais été sélectionnée que pendant l'entretien je me suis mise à suggérer de meilleurs candidats potentiels. J'étais certaine de ne pas être sélectionnée. Même après mon admission, les six premiers mois je n'ai cessé de me demander pourquoi j'avais été choisie. Aujourd'hui je me rends compte que j'étais vraiment douée et

cela a changé ma vie : je fais maintenant du journalisme économique en plus du domaine politique. C'est dans ces moments de doute que vous avez besoin d'un cercle de personnes qui vous aident et vous encouragent. La famille et les amis proches vous rappellent pourquoi vous faites ce que vous faites, mais ils vous tiennent aussi sous contrôle et vous gardent fidèle à vous-même.

Travailler dur et vous assurer d'être authentique vous aidera à avoir confiance en vous. Si vous vous mettez en concurrence avec les autres personnes vous serez toujours à la traîne. Vous devez être à la hauteur des objectifs que vous vous êtes fixés à vous-même.

Questions brèves



À quelle série télévisée êtes-vous accro ?

Kina. Une représentation de la vraie vie des nantis et des démunis. Meurtre, cupidité, amour, trahison et désir de réussir qui vous tiendra en suspense jusqu'à la fin.

Qui considérez-vous comme un héros ?

Ma mère, parce qu'elle est incroyable. Mon frère aîné est né avec des besoins spécifiques et elle lui a consacré toute sa vie au prix d'énormes sacrifices. Elle nous a élevés avec presque rien, mais elle m'a appris l'intégrité, l'amour inconditionnel et la force dans l'adversité.

Quel livre lisez-vous actuellement ?

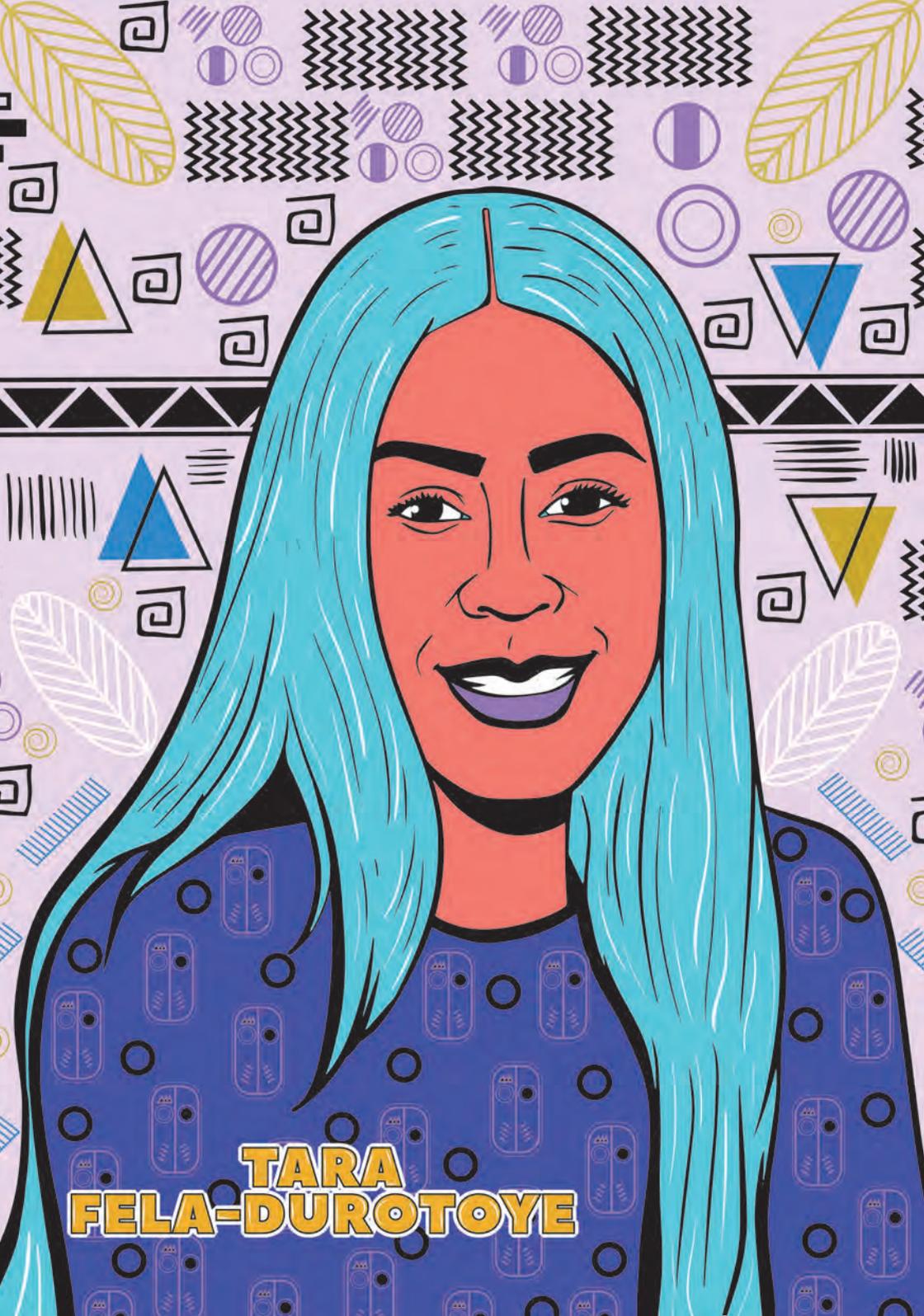
C'est très lent, mais le monde tel qu'il est, par Ben Rhodes, qui était le conseiller du président Obama en matière de sécurité nationale.

Musiciens préférés ?

Youssou N'Dour que j'écoute depuis que je suis petite, Tiwa Savage, Angélique Kidjo et Anita Baker.

Soirée télé ou soirée en ville ?

Soirée télé. Je suis introvertie. Je suis terrible avec les foules et le public. Je préfère me faire petite toute petite et rester invisible.



**TARA
FELA-DUROTOYE**

Tara Fela-Durotoye

NIGÉRIA

Leçon : “Pensez à votre vision en construisant votre entreprise”

Alors que Tara Fela-Durotoye étudiait le droit à l’université de Lagos, elle a lancé un service de maquillage comme passe-temps. Une fois son diplôme en poche, cette activité secondaire s’est transformée en une entreprise à part entière, la House of Tara International, avec la vision de créer une marque de beauté d’origine africaine respectée dans le monde entier.

En outre, grâce à son initiative *Tara Beauty Entrepreneur*, elle a permis à des dizaines de milliers de personnes dans le domaine de la beauté de devenir des entrepreneurs en développant leurs compétences, en leur offrant du mentorat et en leur permettant de générer des profits grâce à la vente de la gamme de produits Tara. Tara a été désignée jeune leader mondial par le Forum économique mondial et classée par le magazine Forbes parmi les 50 femmes les plus puissantes d’Afrique.



Je suis devenue maquilleuse alors que j'étudiais le droit. Au départ, je le faisais juste pour des amis. C'était juste un passe-temps, mais quand j'ai obtenu mon diplôme, j'ai réalisé que j'avais créé une entreprise qui me plaisait et que j'étais beaucoup plus passionnée par cette activité que par le droit. J'ai commencé à la prendre au sérieux et je crois que j'ai créé une marque qui me survivra.

La plus grande leçon que j'ai apprise au cours des 20 dernières années est que lorsque vous créez et développez une entreprise et une marque, il faut avoir une vision. La première chose que cette vision doit faire, c'est vous inspirer. Elle doit vous garder enthousiaste. Ensuite, elle doit inspirer les personnes qui travaillent dans et pour votre entreprise. Vous devez vous soucier de ce qui les intéresse et vous assurer que ce que vous faites et construisez est digne de leur engagement. Ainsi, pour mon entreprise, il ne s'agit pas seulement d'être la marque numéro 1, mais aussi d'avoir un impact sur la vie des gens.

Deuxièmement, cette vision doit tenir compte du contexte dans lequel vous vous trouvez. Nous vivons sur un continent qui présente de nombreuses disparités sociales. En tant que chefs d'entreprise, nous avons le devoir créer des entreprises qui combrent ce fossé. Nous devons prendre en compte des questions telles que le chômage, l'autonomisation des femmes et la nécessité de sortir davantage de personnes de la pauvreté. Sur le continent africain, peu d'entreprises locales survivent à leurs fondateurs. Je suis passionnée par la mise en place de systèmes et de structures pour que mon entreprise perdure et délivre des produits et une valeur ajoutée à toutes les parties prenantes, notamment les structures locales. Cela signifie qu'en tant que fondatrice africaine, l'entreprise, la vision et son existence ne se limitent pas à vous.

Je n'avais pas de problème de confiance au début quand j'ai fait le grand saut. Je me suis simplement demandée « À quel point cette idée peut-elle être mauvaise ? », et je me suis lancée. En vieillissant, je suis devenue plus réticente au risque. Je prends en compte des éléments tels que l'acceptation et la pénétration du marché ou le retour sur investissement. C'est plus facile de prendre des risques quand on est jeune et qu'on a moins à perdre.

Je me souviens toujours que le pouvoir de l'esprit est essentiel lorsque vous avez des doutes.

Si vous croyez que vous allez réussir, vous y arriverez. Et si vous pensez que vous allez échouer, et que vous laissez votre cœur se remplir de doutes, alors il peut s'envenimer. Vous devez penser à faire un pas en avant, de manière cohérente, tous les jours. Vous avez la capacité de faire beaucoup plus, si vous vous contentez de reconvertir vos pensées.

Cela étant dit, c'est vraiment tentant en tant que leader, et surtout en tant qu'entrepreneur, de continuer à se dépasser et d'oublier finalement que l'on est un être humain avec des limites. Le danger est que vous vous épuisez, comme je l'ai fait en 2015. J'ai l'habitude d'employer les vacances à analyser et à apprécier tout ce dont je suis reconnaissante. Mais pendant mes vacances avec mon fils, je ne me suis souvenue de rien de ce qui s'était passé cette année-là, rien du tout.

Plus j'essayais de me souvenir, moins j'y parvenais. Cela a été un signal fort pour moi qui m'a fait réaliser que j'avais besoin de prendre du temps pour me reposer. J'ai pris un congé sabbatique pour réfléchir et apprécier les petites choses qui peuvent sembler insignifiantes. Cela m'a rappelé un de mes poèmes préférés, de WH Davies, que j'ai appris dans mon enfance et qui parle de l'importance de rester immobile à certains moments de la vie pour apprécier ce qui vous entoure. Je ne l'avais jamais fait auparavant.

J'ai pris une année de repos pour me remettre sur pied et depuis lors j'ai des limites très strictes, comme par exemple ne pas vérifier mes e-mails aussitôt que je me réveille. Je m'assure de prendre des moments dans la journée pour faire une pause et méditer, et je veille à ne pas dire

oui à chaque invitation sociale. Le travail ne doit pas se faire 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

Donner en retour est tout aussi important dans ma vision de l'entrepreneuriat. Je suis une femme de foi et on nous enseigne que toute réussite doit être partagée, pas seulement individuelle. C'est un point important de ma vision : non seulement aider les entrepreneurs débutants, mais aussi offrir à notre continent une marque locale dont nous pouvons être fiers.

Questions brèves

Les réseaux sont-ils importants ?

Ils sont très importants. Les réseaux sont enrichissants. Ils vous permettent de gagner plus, vous et les personnes que vous rencontrez. Cela permet parfois d'ouvrir des portes ou de les ouvrir pour d'autres personnes.

Comment vous détendez-vous ?

En faisant du sport en plein air tous les jours, de la lecture et du jardinage.

Qui est votre plus grande inspiration ?

Mon mentor, la femme d'affaires Ibukunoluwa Awosika.

Plat préféré ?

Dodo et haricots.

Quelle compétence auriez-vous aimé maîtriser ?

Parler français.



Noella Couryaris



Mama

Noëlla Coursaris Musunka



RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Leçon :
“Prenez le temps de vous instruire
et devenez une pionnière pour vous-même
et pour l’Afrique.”

Née en République démocratique du Congo (RDC), la vie de Noëlla Coursaris Musunka a changé brusquement lorsque son père est mort alors qu'elle n'avait que cinq ans et que sa mère s'est retrouvée contrainte de l'envoyer vivre chez des parents en Europe. Alors qu'elle étudiait la gestion commerciale à Londres, elle a remporté un concours de mannequinat qui l'a conduite à travailler pour des marques de luxe telles que Crème de la Mer, Roksanda, Black Opal et Max Factor.

En 2007, elle a lancé Malaika, une fondation visant l'autonomisation et l'éducation des filles en Afrique. L'école Malaika a ouvert ses portes en 2011 et offre un enseignement de premier et second cycle gratuitement à 370 filles, ainsi qu'un programme agricole qui fournit au personnel et aux élèves des aliments sains. À cela s'ajoutent le centre communautaire «Football for Hope», construit en partenariat avec la FIFA, qui est un centre d'apprentissage pour plus de 5 000 jeunes et adultes chaque année, ainsi que 20 puits qui fournissent de l'eau potable à plus de 35 000 personnes.

En 2017, Noëlla a été nommée l'une des 100 femmes les plus influentes et les plus inspirantes de l'année par la BBC, et en 2018, elle a reçu un prix lors de la célébration des 100 ans de Mandela. Elle est ambassadrice du Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme. Elle a également pris la parole dans plusieurs forums internationaux, du Forum économique mondial de Davos à Harvard en passant par le Massachusetts Institute of Technology.

Quand j'avais cinq ans, mon père est décédé. Ma mère s'est retrouvée sans ressources et n'a pas pu me garder avec elle. Elle m'a envoyée chez des parents en Europe. Je ne l'ai pas revue pendant 13 ans. J'ai connu une enfance triste, mais la seule lumière qui a brillé sur ma vie était celle de l'éducation. J'ai travaillé dur et j'obtenais de bons résultats à l'école. À l'époque, j'étais en colère contre ma mère parce qu'elle m'avait abandonné, mais en même temps, je voulais la rendre fière.

Lorsque j'étais à Londres pour mes études en gestion commerciale, j'ai gagné un concours de mannequinat et ma vie a été transformée : je voyageais en avion dans le monde entier, apparaissant sur des couvertures des magazines. Je suis devenue mannequin grâce à un concours, mais j'ai toujours su que sans éducation, je n'aurais pas eu la confiance et les connaissances nécessaires pour travailler professionnellement et faire carrière.

À 18 ans, je suis retournée en RDC pour la première fois et j'ai été profondément choquée. Les conditions dans lesquelles vivait ma mère étoient mauvaises et le pays dans son ensemble avait besoin d'aide. C'était choquant de voir tant d'enfants non scolarisés et tant d'enfants vivant dans la rue. Nous avons plus de 49 millions de filles sur le continent qui ne vont pas à l'école et nous devons combler cet écart. Lorsqu'une famille peut se le permettre, elle envoie ses garçons à l'école. Mais les filles, elles, se marient et tombent enceintes jeunes. Je voulais changer cela, je voyais un pays plein de potentiel, si seulement il y avait de meilleures infrastructures et un meilleur système éducatif. Pour changer la donne, il faut des écoles solides et une éducation sur place en Afrique. L'Afrique a une population jeune. Nous devons investir sciemment dans cette population pour qu'elle devienne le moteur socio-économique du continent.

J'ai lancé « Malaika », qui signifie « ange » en swahili, une fondation pour

l'autonomisation et l'éducation des filles en Afrique. Je voulais créer une école qui serait si extraordinaire que j'y enverrais mes propres enfants. J'ai parcouru la RDC, visité plusieurs communautés et trouvé Kalebukya, un village rural oublié du sud-est, extrêmement défavorisé, sans eau ni électricité, ni même une route d'accès correcte. Les gens de là-bas voulaient vraiment plus de possibilités. Nous avons donc commencé petit à petit, en construisant d'abord un puits, puis en collectant des fonds pour construire notre école, puis un centre communautaire. Puis nous avons fait pression pour obtenir une route vers le village, dont une partie a été achevée il y a trois ans environ. Nous avons commencé avec trois salles de classe et nous fonctionnons maintenant comme un écosystème complet, grâce auquel nous scolarisons 370 filles, le centre communautaire offrant des cours d'alphabétisation et de formation professionnelle, des cours de santé et des sports à plus de 5 000 jeunes et adultes chaque année. Nous avons également construit ou rénové 20 puits et avons un programme agricole florissant qui nourrit les élèves et le personnel tout en fournissant des emplois et une formation en agriculture durable.

L'une de nos autres initiatives est « Mama Ya Mapendo », qui signifie « Mères avec amour », qui offre des opportunités aux femmes de Kalebukya dans notre centre communautaire. Nous leur donnons une formation et leur fournissons le matériel nécessaire pour fabriquer les uniformes des enfants, des sacs, des housses de téléphone et d'autres accessoires. Nous les vendons localement et c'est une source de revenus pour l'école, qui donne aux femmes la possibilité d'apprendre et de travailler.

Tout ce que nous faisons à Malaika vise à donner des moyens d'action aux gens. Je ne veux pas que les filles viennent et acceptent simplement ce que nous leur offrons, je veux qu'elles croient en leur propre potentiel et qu'elles saisissent

à deux mains toutes les opportunités qui leur sont offertes. Nous enseignons également aux filles les valeurs et le leadership en leur fournissant des modèles. Je reviens en RDC chaque été et je connais la plupart des filles par leur nom. Je les vois passer de l'âge de 5 ans, à peine entrées à l'école, à ces jeunes femmes incroyablement accomplies, prêtes à affronter le monde. Elles me voient redonner à mon pays et c'est une leçon importante. Nous leur disons : «Vous avez une chance d'aller dans cette école et de devenir une femme phénoménale, mais vous devez un jour donner en retour.»

Ce qui est étonnant maintenant, c'est l'effet transformateur que cela a eu sur les filles. Avant, tout ce qu'elles pouvaient espérer pour leur avenir, c'était d'être mariées et d'être mères, mais maintenant elles peuvent aussi rêver de faire carrière dans le métier de leur choix. Elles ont toutes des rêves. Nous avons une charmante jeune fille nommée Audience, qui travaille pour devenir journaliste et Alicia, une future docteure en médecine. C'est magnifique de les voir grandir. Après mes enfants, cette école est ma plus grande fierté.



Questions brèves

Lieu préféré dans le monde ?

J'adore Kalebuka, où se trouve Malaika ! J'aime aussi New York City, où j'ai vécu pendant un certain temps, Cheltenham où ma famille et moi résidons maintenant et Londres. Londres est tellement magique.

Podcast préféré ?

Ce serait le nouveau podcast de ma chère amie, l'auteur-compositeur-interprète Eve. Ça s'appelle « Constantly Evolving », avec un bon thème général et beaucoup d'histoires fascinantes.

Plat préféré ?

Je ne me lasse pas de la nourriture africaine ; mon plat préféré est le Fufu. Mes enfants et moi aimons la cuisine traditionnelle congolaise.

Comment vous détendez-vous ?

Je me détends en prenant un bain ou en écoutant de la musique, ou les deux en même temps.

Musicien préféré ?

J'aime Aretha Franklin. Elle est incroyable.

Lève-tôt ou un couche-tard

Les deux, ces jours-ci ! J'ai beaucoup de journées matinales et de nuits tardives. Je suis un peu accro au travail.

Des conseils pour les aspirants entrepreneurs

Intégrez la durabilité dans votre entreprise et fabriquez des produits et services qui serviront les gens et nous aideront à vivre mieux.



MISRED

« MisRed » (Samantha Musa)

ZIMBABWE

Leçon : "Soyez fidèle à votre bonheur."

Samantha Musa a commencé sa carrière dans l'émission matinale de ZIFM Stereo, dont elle anime aujourd'hui le créneau horaire le plus suivi. Depuis cette époque, la personnalité zimbabwéenne, connue sous le nom de "MisRed", a également tenu les rênes d'une émission hebdomadaire de divertissement à la télévision nationale du Zimbabwe, ZTV, tout en présentant des événements internationaux tels que le festival Lake of Stars et les MTV Africa Music Awards entre autres.

Engagée dans le soutien aux jeunes entrepreneurs, elle a lancé les dimanches «Red Market», une initiative qui permet aux petites entreprises d'utiliser ses plateformes de réseaux sociaux pour commercialiser leurs produits et services auprès de ses centaines de milliers d'abonnés.



En tant que mère célibataire de deux enfants, l'une des choses les plus difficiles que je dois faire est de trouver l'équilibre entre ma vie en tant que maman et une carrière de haut niveau qui implique des événements et des voyages internationaux. À cela s'ajoute le fait d'être l'aînée d'une famille africaine, avec toutes les responsabilités qui vont avec. J'ai appris que pour aider les gens qui m'entourent, je dois d'abord m'assurer que je vais BIEN.

Il y a eu une période où je ne le faisais pas. J'essayais de tout faire à la fois et d'être présente pour tout le monde et je n'arrivais pas à gérer. J'ai traversé des moments de déprime où je me sentais dépassée. Ce n'était utile à personne et j'avais un sentiment d'échec généralisé.

J'ai donc commencé à me fixer des priorités à partir de ce moment et plus je m'y astreignais, plus je devenais efficace et productive dans ma carrière et dans ma vie privée.

Plus jeune, j'avais une étrange ambition pour un enfant de mon âge : je voulais être ingénieur du son. Je me souviens de l'avoir dit à mon père et il était stupéfait. Les carrières typiques que les parents voulaient pour leurs enfants étaient médecin, avocat, banquier. J'ai dû étouffer mes aspirations pour qu'elles correspondent à leur idée de ce que je serais, et j'ai donc fait discrètement de

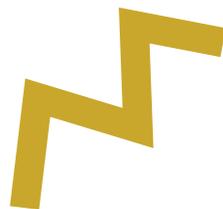
la musique à l'école, en apprenant les instruments traditionnels africains.

J'ai commencé des études en marketing en Afrique du Sud mais j'ai abandonné. J'ai trouvé un emploi dans un centre d'appel à Pretoria pour payer mes factures, mais le moins qu'on puisse dire c'est que j'étais loin d'être la plus douée : je n'ai réalisé aucune vente. Un jour, un homme a appelé pour dire qu'il aimait ma voix et m'a demandé si je pouvais faire quelques enregistrements. Je l'ai ignoré, mais il a rappelé mon patron et m'a dit qu'il voulait m'utiliser pour des voix-off. Je l'ai fait et j'ai commencé à gagner un peu d'argent. Cela m'a amenée à penser que je pouvais travailler à la radio.

Je voulais vraiment retourner au Zimbabwe parce que j'avais un enfant que j'avais laissé avec mes parents, alors je suis rentrée chez moi. Je me suis retrouvée au chômage, sans un sou, mais j'ai commencé à dire aux gens que je travaillais à la radio. Je l'ai dit tellement de fois que j'ai fini par à y croire moi-même. J'ai envoyé des cassettes de démo à quelques stations et j'ai été refusée. Un jour, il y a huit ans de cela, je priais, et je me suis vraiment mis en colère contre Dieu. Je lui ai demandé ce qu'il voulait exactement que je fasse. J'ai terminé ma prière, et dix minutes plus tard, j'ai reçu un appel téléphonique de ZIFM Stereo, qui avait pourtant déjà ignoré ma candidature dans le passé. Le producteur m'a dit : "Nous pouvons travailler avec votre voix. Venez pour une autre audition." J'ai eu le contrat. Je crois fermement à la manifestation du destin. Peu importe ce en quoi vous croyez, les mots ont tellement de pouvoir. C'est pourquoi, chaque fois que je me parle à moi-même, je le fais avec gentillesse. J'évite que des choses négatives sortent de ma bouche et se manifestent. Je pense que les femmes se rendent souvent coupables de parler d'elles-mêmes en de mauvais termes.

J'ai développé ma confiance en moi grâce à mon travail. Travailler immédiatement dans l'émission matinale avec l'une des plus grandes personnalités de la radio a été mon baptême du feu. Je ne savais pas ce que je faisais et c'était si difficile, surtout en tant que femme. On s'attend à ce que vous soyez la bonne acolyte et j'ai dû me battre pour développer ma voix. Ce n'est pas venu naturellement, mais maintenant je suis une personne très audacieuse. Cette expérience m'a changée. Avant, je me souciais de ce que les gens pensaient, maintenant je dis : "Soit vous m'aimez, soit vous ne m'aimez pas, mais je suis comme je suis."

J'ai acquis une audience sur les réseaux sociaux où je suis suivie par un grand nombre d'abonnés. J'ai décidé que je voulais utiliser cette plateforme pour aider les personnes qui créent des start-ups parce que je suis vraiment passionnée par les jeunes entrepreneurs. Chaque dimanche, ils peuvent faire de la publicité pour leur entreprise et leurs produits gratuitement sur mon compte. Cela fait plus d'un an maintenant que j'ai mis cela en place et nous avons totalisé plus de 52 millions d'impressions. C'est ma façon de donner en retour.



Questions brèves

Musicien préféré ?

J'aime beaucoup d'artistes, il y a tellement de bonne musique. Mon préféré est Oliver Mtukudzi, à qui je m'identifie en tant qu'africaine et qui fait preuve d'une grande profondeur. J'aime aussi Jah Prayzah.

Plat local préféré ?

Sadza et maguru nematumbu, préparés de façon traditionnelle.

Lieu de voyage préféré ?

La province du Manicaland dans son ensemble, mais plus particulièrement la vallée de Honde au Zimbabwe. On y trouve d'innombrables domaines de thé et de rivières qui semblent être directement tirés des pages d'un roman. C'est la plus belle chose que vous verrez dans votre vie. À Chimanimani, il y a des cascades que l'on pourrait confondre avec les portes du paradis.

Comment vous détendez-vous ?

Avec le golf. C'est ce qu'il y'a de plus relaxant et je ne peux pas garder mon téléphone allumé pendant ce temps de détente.

Des conseils pour vous-même à l'âge de 18 ans ?

Je dirais à cette jeune version de moi-même : Quel est le pire qui puisse arriver si tu essayes ?



Diamila Ferdiani

Djamila Ferdjani

NIGER

Leçon :

“Lorsque vous tombez, relevez-vous avec encore plus de détermination.”

Malgré la pression pour quitter l'école, Djamila Ferdjani était déterminée depuis sa jeunesse à obtenir son baccalauréat, aller à l'université et devenir médecin pour aider à soulager la souffrance qu'elle voyait autour d'elle. Elle est non seulement devenue l'une des premières femmes médecins du Niger, mais a également fondé l'une des plus grandes polycliniques du pays.

Pas encore satisfaite de ces accomplissements, elle a ensuite repris le chemin de l'université pour étudier les politiques de santé publique, afin de contribuer à un changement plus important. Depuis, elle a lancé un programme de vaccination volontaire des enfants de la rue au Niger, un programme pour les femmes entrepreneures et des initiatives pour aider les filles à rester à l'école. Djamila fait partie du classement de l'UNFPA (Le Fonds des Nations Unies pour la population) des 100 femmes leaders au Niger en 2012. Elle a également été élue «Femme nigérienne de l'année» par le quotidien nigérien TamTam Info en 2012 et a fait une conférence TED talk, qui a été vue par des milliers de personnes.



J'ai passé toute mon enfance à me battre pour avoir l'opportunité de recevoir une éducation. J'ai grandi dans une famille très conservatrice de 14 frères et sœurs où les filles ne restaient pas à l'école. On estimait qu'il suffisait de savoir lire et écrire. Mais je voulais désespérément aller au bout de mes études et devenir médecin. La seule façon pour moi de persuader mes parents de me laisser rester à l'école était d'atteindre l'excellence. Je leur disais : «Je ne peux pas abandonner l'école parce que je m'en sors trop bien pour arrêter maintenant».

À cette époque, chaque année, la Première Dame organisait une fête avec les meilleurs élèves de tout le pays qui étaient invités à passer la journée au palais présidentiel. J'y ai participé plusieurs années de suite. Pour mes parents, le fait que leur fille soit été invitée au palais présidentiel était très impressionnant.

Après avoir obtenu le baccalauréat, que nous sommes seulement deux à avoir dans la fratrie, j'ai voulu aller à l'université. Heureusement pour moi, j'avais un allié, mon oncle, qui était le grand frère de mon père et le chef de famille. Il a dit à mon père : «Nous n'avons pas de médecins dans la famille. Cette petite a un don, qu'elle continue ses études.» Mes parents ont accepté de me laisser aller à l'université à la condition que je me marie, alors je me suis mariée juste après le lycée avec un homme très ouvert d'esprit.

Plus tard, je travaillais comme médecin quand un jour quelqu'un m'a dit qu'une institution financière accordait des fonds aux femmes ayant un projet d'entreprise. J'avais 29 ans et j'ai décidé de présenter une demande avec pour objectif l'ouverture d'une polyclinique à Niamey. En plus de gérer la clinique avec des centaines d'employés et de travailler comme médecin, j'étais aussi épouse et mère de cinq garçons. C'était une période très chargée, mais j'appartiens

à la génération de femmes déterminées à entrer dans des sphères de la société traditionnellement réservées aux hommes, par le biais de nos réalisations professionnelles et sociales.

Après 14 ans de travail acharné à la clinique et après avoir vu les problèmes sur le terrain, j'ai réalisé que je voulais provoquer des changements encore plus importants. Je suis donc retournée à l'université à l'âge de 42 ans pour étudier les politiques de santé publique en France. J'avais l'impression de prendre un grand risque et apprendre n'a pas été si facile cette seconde fois. Le fait de savoir pourquoi je reprenais mes études, en plus de la passion et la détermination à servir mes concitoyens, m'a aidé à réussir.

De retour au Niger, j'ai participé à plusieurs programmes de développement, en tant que consultante pour des organisations nationales et internationales, localement et à travers le continent. Toutes ces missions et actions sur le terrain ont un dénominateur commun : l'éradication de la pauvreté et la promotion du bien-être de nos populations.

Il y a des combats pour lesquels je ne pourrai jamais admettre la défaite.

Parmi ceux-là, mon engagement indéfectible en faveur de la scolarisation des jeunes filles au Niger. En dehors de la capitale, la majorité des filles dans le pays ne poursuivent pas leurs études au-delà de la petite école du village. Il existe de nombreux obstacles à l'éducation des filles dans les zones rurales. Les parents préfèrent sacrifier leurs filles et les gardent à la maison pour aider leurs mères.

Le Niger est un pays très vaste et souvent, les écoles sont très éloignées de la maison. Les petites filles doivent parcourir de longues distances à pied pour s'y rendre, ce qui pousse leurs parents à les retirer de l'école pour éviter qu'elles ne soient exposées à des risques ou soient trop épuisées. En définitive, il ne s'agit pas tant de scolariser une fille que de mettre en place la logistique nécessaire pour la maintenir à l'école, surtout dans les zones rurales. Plusieurs des filles que nous soutenons ont pu obtenir leur diplôme universitaire grâce à notre aide.

Je pense aussi qu'il est extrêmement important de donner aux femmes les moyens de se prendre en charge grâce à des activités génératrices de revenus et de les encourager à devenir entrepreneures. Les programmes que nous menons permettent non seulement

aux femmes de prendre en charge leur propre vie, mais mieux encore, elles sont en mesure de subvenir aux besoins de leurs familles.

Le troisième engagement qui me tient tout autant à cœur est une initiative visant à réintégrer les enfants de la rue. Grâce à des campagnes de vaccination, à la distribution de nourriture et à un plaidoyer de haut niveau, nous nous efforçons de leur offrir une issue et une chance de vivre mieux.

Quand je repense à mes premières ambitions, je me rends compte maintenant que je n'avais pas le droit d'abandonner. Plus j'excellais, plus je me donnais une chance de poursuivre mes études, de réaliser mes rêves et d'apporter une solution à la souffrance des gens autour de moi.

Questions brèves



Lève-tôt ou un couche-tard ?

Lève-tôt.

Quel est votre livre préféré et pourquoi ?

Un long chemin vers la liberté de Nelson Mandela. C'est l'un des plus grands héros de l'Afrique. Le livre traite de ses 27 années en prison et de son combat pour la reconnaissance des droits de l'homme en Afrique du Sud.

Qu'est-ce qui fait un bon leader ?

L'empathie et la volonté d'apprendre des autres.

Quel est votre plat africain préféré ?

Foutou banane avec sauce graine: c'est un plat ivoirien.

Quelle est votre langue maternelle ? Savez-vous parler d'autres langues africaines ?

Ma langue maternelle est l'arabe. Je parle couramment le djerma et le songhaï.

Proverbe africain préféré ?

Le bonheur ne s'acquiert pas, il ne réside pas dans les apparences. Chacun d'entre nous le construit à chaque instant de sa vie, avec son cœur.



LeadHers : Leçons de vie par des femmes africaines est un recueil d'histoires réelles, profondes et inspirantes, d'une sélection de femmes africaines exceptionnelles, pionnières du changement dans leurs communautés. Suite au lancement réussi du livre *Inspiring #Changemakers : Lessons from Life and Business*, cet ouvrage se penche sur 19 femmes de divers horizons et pays qui partagent un pan de leur vie, racontant ainsi comment elles ont su faire face, quelles que soient les circonstances et les difficultés.

Naviguant à travers les univers de la musique, de la mode, des affaires, de la politique, de la technologie ou des ONG, elles prodiguent des conseils pratiques et des astuces pour les femmes et les futures dirigeantes du monde entier.

Ainsi, quels que soient vos origines, votre parcours ou vos défis, ces femmes montrent que tout est possible quand on est prêt à réussir et à marquer le monde de son empreinte.

Mawira Keita

